

Larson

BRNS

Décomplexé !

Saule p.12 Lubiana p.13 Scylla p.14 ECHT! p.16 Stéphanie Blanchoud p.20 Reprise culturelle :
l'embouteillage ? p.22 Le vinyle en crise p.26 Marc Melià p.37 Culte : Jean-Pierre Catoul p.38



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.13
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/X



Festival
Voix
De Femmes

14—30
octobre 2021
Liège

DIS/
CONTINUER

MUSIQUE / CINÉMA / PERFORMANCE
CONTE / ATELIERS / RENCONTRES / EXPO
THÉÂTRE / DANSE / LITTÉRATURE

**Aline la Sardine, Collectif
Marthe, Christine Zayed,
Écarlate La Cie, François Breut,
Joëlle Sambti & Hendrickx Ntela,
Hysterrae, Las Lloronas,
Mansfield.TYA, Michelle Blades,
Rebecca Ann Rosen, Sika
Gblondoumé, Sisterhood,
& beaucoup d'autres !**

festival.voixdefemmes.org
@voixdefemmes



BOTANIQUE

LES
NUITS
2021

08.09 > 26.09 - BOTANIQUE.BE

YELLOWSTRAPS • GREEN MONTANA
GIRLS IN HAWAII • CAMILLE
PRUDENCE • NICOLA TESTA
STÉPHANIE BLANCHOUD
DAVID NUMWAMI • YELLE
FRANÇOIS & THE ATLAS MOUNTAINS
ELYSIAN FIELDS
BACHAR MAR KHALIFÉ
VINICIO CAPOSSELA
AND MANY MORE !



Larsen

Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 59
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@
conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Denise Caels
François-Xavier
Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
François-Xavier
Descamps

Rédacteurs
Nicolas Alsteen
François-Xavier
Descamps

Collaborateur.trice.s
Isabelle Bonmariage
Nicolas Capart
Serge Coosemans
Jean-Pierre Goffin
Louise Hermant
Véronique Laurent
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfèvre
Jacques Prouvost
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers

Relucteur
Nicolas Lommers

Couverture
BRNS
©Alice Kohl

Promotion & Diffusion
François-Xavier
Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous
abonner gratuitement
à Larsen.
larsen@
conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
die Keure

Prochain numéro
Novembre 2021



LE SOIR

sabam
for culture

Crédits
Simon Vanrie
Mayli Sterkendries
Johannes Vande Voorde
Marco Borggreve
Karim Abraheem

P.12

Le retour de Saule



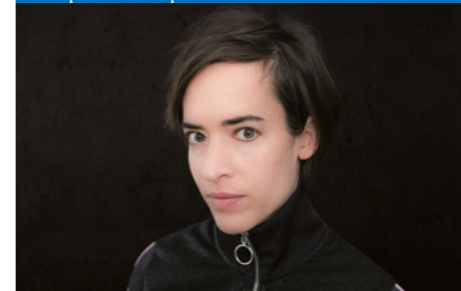
P.16

Un 1er album pour ECHT!



P.20

Gros plan sur Stéphanie Blanchoud



P.22

Reprise culturelle : embouteillage à la rentrée ?



P.28

Le Quatuor Danel fête ses 30 ans : difficile de durer ?



P.32

La création jeune public a le vent en poupe



Édito

Que cette saison soit celle d'une reprise enthousiaste ou d'un retour à une vie sans contrainte : c'est tout le mal qu'on se souhaite. Oui, cela semble parfois irréal, impensable... mais les salles, les bars, les lieux culturels ont bien été fermés pendant de longs mois. Pendant ce temps, les structures n'ont cessé de se réinventer et les artistes n'ont pas arrêté de créer.

À l'heure où on parle d'un retour à la "normale", de nombreuses questions et inquiétudes traversent l'ensemble de la filière musicale. Le public va-t-il suivre entre crainte du virus, Covid Safe Ticket et pouvoir d'achat réduit ? Dans quelles conditions pourront avoir lieu les concerts ? Comment les nombreux enregistrements effectués pendant cette période vont-ils pouvoir être correctement promotionnés ? Les salles ne vont-elles pas choisir la facilité au risque de laisser sur le côté les artistes plus émergents ?

L'avenir proche nous le dira. En attendant, soutenons nos artistes en les écoutant et en les redécouvrant sur scène. Ils n'en ont jamais eu autant besoin...

Claire Monville

En Couverture

p.8 L'ENTRETIEN BRNS

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Ozhara Miyagi
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.12 Saule
p.13 Lubiana
p.14 Scylla
p.15 Tawsen / Moji x Sboy
p.16 ECHT!
p.17 Tukan
p.18 SKY H1 / Augustin Fievet
p.19 L'Ombre de Saint-Saëns

Articles

p.20 AVANT-PLAN Stéphanie Blanchoud
p.22 360° Albums, concerts, festivals : indigestion à la rentrée ?
p.25 IN SITU La Verrerie
p.26 180° Le vinyle en crise
p.28 DÉCRYPTAGE Ensemble(s), pourvu que ça dure !
p.30 MÉDIA De l'importance des radios locales
p.32 TENDANCE Le périple jeune

Les sorties

Bonus

p.37 4x4 Marc Melià
p.38 C'EST CULTE Jean-Pierre Catoul
p.40 VUE DE... Bruges
p.42 J'ADORE... Lorenzo Di Maio
p.42 L'ANECDOTE Aurel



© STUDIO CLAIRE FONTAINE

Ozhora Miyagi, le son de vie

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Entre une production envoyée aux États-Unis et une autre façonnée pour les besoins d'un artiste canadien, Ozhora Miyagi prend le temps d'aménager son nouveau dojo : un label baptisé Bakuzen Sound. Salle d'entraînement du rappeur Maka, l'enseigne témoigne surtout des méthodes polyvalentes du maître des lieux. « En japonais, Bakuzen veut dire "vague, indistinct". C'est une référence à mes sons : les gens disent souvent qu'ils sont difficilement identifiables », raconte Elton Mpembele. Celui qui se cache sous le kimono d'Ozhora Miyagi doit son prénom à Elton John. Né à Liège en 1994, il découvre la musique via son oncle, un disquaire qui ne se déplace jamais sans sa précieuse mallette à CD. « Dedans, il avait des albums de Bobby Brown, Madonna, 2Pac, Nirvana, Jay-Z, Queen ou Michael Jackson. » Sédruit par tant de diversité, le garçon s'essaie au chant, puis au rap. De fil en aiguille, l'apprenti rappeur se rêve beatmaker. D'abord en trio avec The Hitbangerz, puis en solo sous l'étendard d'Ozhora Miyagi, il fabrique des sons avec la ferme intention de les refourguer à ses héros. « Dès que j'allais voir un concert, j'embarquais des clés USB sur lesquelles j'enregistrais mes productions. Puis, je me tapais au premier rang

beatmaker

Depuis son studio liégeois, Ozhora Miyagi peaufine ses techniques de combat. Entre maîtrise de soi et sagesse d'esprit, le producteur imagine les meilleurs sons de la planète rap. Asap Ferg, Booba, Tory Lanez ou SCH se sont déjà frottés à la maîtrise du sensei.

et je les balançais sur scène en espérant qu'une personne du crew les ramasse. J'ai dû claquer 400 euros en clés USB pour un seul résultat concret : Asap Ferg. » Présent au casting du premier album de l'Américain, Ozhora Miyagi se voit récompensé de son labeur. « Avec le cachet, je me suis offert des enceintes et une super carte son. À l'époque, j'avais 17 ans et je tirais mon argent de poche de jobs étudiants : maçonnerie, nettoyage, service en terrasse ou cueillette dans les vergers. » Bien décidé à faire du son à plein temps, le Liégeois attire l'attention d'autres pointures US et parvient même à séduire le Duc de Boulogne, Booba en personne. « En France, je n'ai plus d'autres objectifs. Désormais, je rêve d'empocher un Grammy Award. Si j'y parviens, j'arrête tout et j'ouvre un restaurant. » En Belgique, Ozhora Miyagi s'active dans l'anonymat pour Caballero & JeanJass, Loïc Nottet ou Moji x Sboy. « Si les médias ne parlent pas de moi, c'est un peu ma faute. Je suis plutôt réservé, je ne cours pas après la célébrité. Bien sûr, quand je vois le palmarès des Redbull Elektropedia Awards, ça me fait sourire. Je n'ai jamais été nommé dans la catégorie « producteur de l'année ». Rien de grave... Mais à bien y songer, je devrais être producteur de l'année chaque année ! »



expo

musique-brute

Art et marges – Chanson d'amour

Le musée Art et marges n'avait que très peu abordé ce versant de l'art brut : la musique / création sonore. Et c'est par le biais de la chanson d'amour qu'il vous invite (il faut se dépêcher, l'expo ferme ses portes le 26 septembre) à plonger dans les univers singuliers de musicien-ne-s au grand coeur. Enregistrements, textes, pochettes d'albums... vous feront toucher du doigt ce qui est longtemps resté de la musique underground. À ne pas manquer.



rap

1er-album

Siz-S – Enfant terrible

Victor Sizes (Siz-S, vous voyez?) est un jeune rappeur de 22 ans exilé de Tournai à Bruxelles après être passé par la case études à Montréal. Son premier album, *Enfant terrible* (et dont la pochette fait un clin d'oeil au monde de l'enfance qu'il laisse tout doucement derrière lui) est déjà dispo sur toutes les plateformes. R'n'B, drill, électro, tout passe à la moulinette de son flow qui oscille entre Roméo Elvis et Petit Voyou. Ah oui, et les clips sont top.



projet-solo

post-classique

Margaret Hermant – Under

On croise souvent Margaret Hermant au fil des pages de Larsen, que ce soit lorsque l'on reçoit le Quatuor MP4 ou qu'on interviewe l'ensemble post-classique Echo Collective. La violoniste (surtout mais aussi harpiste et pianiste passe aujourd'hui sur le devant de la scène en livrant ses propres compositions et sous son nom. Un single est déjà disponible, *Under*, via la mythique maison de disques Deutsche Grammophon. Classe.



jazz

inspiration-Congo

Serendip Quartet – Queen of Fire

Est-ce la sérendipité ou la Providence qui nous a mis entre les oreilles cet EP? *Queen of Fire* est inspiré des histoires des femmes sauvées par le Dr. Mukwege ; la grand-mère d'Arnaud Guichard (sax et compo) est d'ailleurs congolaise. 5 titres originaux où le sax et la guitare se taillent les plus beaux solos, avec une basse qui pulse en arrière-plan. Du jazz au spectre large, qui passe de tendres ballades un peu rumba à des titres tendus proches parfois d'un King Crimson époque Red.



pop-rock

concert@EP

Gabrielle Verleyen – FrancoFaune

Gabrielle Verleyen, nous, on l'a découverte lors de son passage au concours Du F. dans le texte 2020 (les inscriptions sont ouvertes pour l'édition 2022). Son univers musical tendu et aux accents pop, rock et folk ainsi que ses textes sensibles (et sa reprise de *La nuit je mens* d'Alain Bashung) avaient spontanément séduit le jury. Aujourd'hui, elle foule les scènes avec son groupe (concert au Festival FrancoFaune au 140 - 1^{er} octobre) et se prépare à sortir cet automne un EP intitulé *Le lac*.

En vrac...

Sur la route avec Roza

La jeune artiste Roza, repérée cette année via ses participations à des concours (Du F. dans le texte notamment où elle a terminé deuxième), a livré son carnet de bord estival dans les pages web du Focus Vif. Elle s'était lancé le défi d'assurer un nombre impressionnant de kilomètres et de concerts en sillonnant la Belgique et la France équipée d'un vélo-cariote fonctionnant à l'énergie solaire et à l'huile de jambes. Entre déconvenues, panes, belles rencontres et paysages découvertes, le chemin de Roza a été jonché de surprises et émaillé de concerts offerts dans des lieux et conditions très variés. Ce journal de bord était agrémenté d'illustrations de Roza, ajoutant encore de l'émotion à ce carnet-voyage qui n'en manque pas. À redécouvrir sur le site web du Focus Vif.

Bourse Sabam for Culture

Fortement affecté par la crise sanitaire, le secteur de l'hôtellerie, de la restauration et des cafés retrouve lentement des couleurs. Si les affaires reprennent, les derniers mois ont laissé des traces et quelques trous dans les caisses. Pour certains établisse-

ments qui, avant la crise du coronavirus, organisaient des concerts, il est devenu nécessaire de relancer les activités. Pour ce faire, le nouveau programme de subvention mis en place par Sabam pour Culture apporte des solutions. La Société belge des auteurs, compositeurs et éditeurs a en effet réfléchi à une solution pour que les concerts soient à nouveau réalisables financièrement : une bourse pouvant atteindre 500 euros pour les établissements horeca et les Maisons de Jeunes. Toutes les conditions pour obtenir ce coup de pouce financier se trouvent sur le site sabam.be/fr/sabamforculture.

Le Grand Jojo Uno retraité bien mérité

Le Grand Jojo, de son vrai nom Jean Vanobbergen et aujourd'hui âgé de 85 ans, a exprimé son désir de se retirer de la scène musicale. Tous les concerts qui étaient prévus cet été ont d'ailleurs été annulés. Vidé par le confinement qu'il dit l'avoir laissé sans énergie, et lui ayant filé un solide coup au moral, l'interprète de Jules César, Patrouille de nuit ou de Sergent Flagada, désireux de « sortir par la grande porte », va pouvoir profiter d'un repos bien mérité. On lui souhaite de vivre encore de belles années!



All Access Areas

Les aventures de Rudy Léonet

En prépublication dans les pages de Moustique cet été, vous avez pu découvrir, en primeur donc, les belles pages du livre *All Access Areas* (AAA) de Rudy Léonet, à paraître aux éditions Lamiroy en octobre. Homme de médias, l'ex-directeur de Pure FM (devenu entretemps Pure puis Tipik), y narre ses plus belles, mémorables, incroyables rencontres avec des personnalités du monde de la musique, d'Étienne Daho à Gainsbourg en passant par Nick Cave ou Robert Smith. Pour ce qu'on a pu en lire jusqu'ici, c'est souvent savoureux, parfois cocasse et toujours surprenant. Le tout rédigé d'une jolie plume et illustré par Clarke, connu des amateurs de Spirou ou Fluide Glacial. En précommande, vous avez accès (AAA) à des exemplaires signés, avec une illustration originale et d'autres surprises encore.

Opéra Rogal de Wallonie

Nouveau directeur

Stefano Pace sera le nouveau directeur général et artistique de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège. L'actuel Surintendant de l'Opéra de Trieste a été nommé à la direction générale et artistique de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège, pour un mandat de cinq ans (renouvelable). Il prendra ses fonctions à partir du mois d'octobre. Il succédera ainsi à Stefano Mazzonis di Pralafra, décédé inopinément le 7 février dernier. Cette nomination « permettra à l'Opéra Royal de Wallonie-Liège de poursuivre son développement et d'assurer l'excellence artistique et technique qui le caractérise, tout en restant accessible au plus grand nombre », peut-on lire dans un communiqué de l'institution, qui poursuit : « La variété et la richesse de son expérience internationale, à des postes de très haut niveau, ont permis à ce Franco-Italien polyglotte d'acquérir de grandes capacités de gestion, une vaste connaissance du monde de l'art lyrique et de solides compétences artistiques et musicales ».



VKRS

Le palmarès

Le VKRS ou "Video Killed The Radio Star" Festival est un événement qui a pour objectif de rassembler les secteurs de la musique et de l'audiovisuel autour du clip vidéo. La 3^e édition a eu lieu les 11 & 12 juin aux Riches-Claire à Bruxelles.

Compétition nationale :

1^{er} Prix + Prix du Public offert par VKRS Festival :

Maxime Donnay pour le clip *Giving Up Time* d'Aprile

2^e Prix offert par le Conseil de la Musique :

Lisa van Hooydonk & Paul Bourrières pour le clip *Les Gentils X Les Méchants* de Jakbrol

Prix du Jury offert par Court-Circuit :

Alex GD pour le clip *Cherry Bye Bye* de Tawsen

Mention spéciale

à Anaïse Lafontaine pour le clip *No Future* de Ode To Space Hassle

Speed-clipping :

1^{er} Prix offert par PlayRight décerné à Frédéric Daenen, Colin Javaux et Javier Caceres pour *On The Top* d'Edward James

2^e Prix offert par ESRA Bruxelles décerné à Arthur Bourguignon, Justin Ambrosino et Olivier Conrardy pour *Aux portes de l'Europe* de Mathias Bressan

La Fédération Wallonie-Bruxelles

Déjà 50 ans !

La Fédération Wallonie-Bruxelles est présente dans de nombreuses étapes qui jalonnent la vie des citoyens francophones. Des crèches aux stages Adeps en passant par les écoles et bien sûr la vie culturelle, la FW-B est omniprésente. Pour fêter cela, une série d'événements labellisés "50 ans" s'organiseront de septembre 2021 à septembre 2022 : une occasion de mettre à l'honneur tous les métiers dédiés à l'émancipation et à l'épanouissement de toutes et tous en Belgique francophone. Un logo et une communication autour du concept "50 ans" fleuriront également bientôt dans les divers supports de promotion de vos opérateurs culturels favoris. Joyeux anniversaire !



10 ans de Vlek

La maison de disques spécialisée dans l'électro (mais pas que) fêtait ses 10 années d'existence... en 2020. Covid oblige, les réjouissances avaient été postposées. La barque est aujourd'hui menée par Thomas Van de Velde et David Maurissen et une trentaine de productions ont vu le jour depuis la création du label. De purement électronique au début, la maison s'est ouverte à des horizons plus larges et parfois même clairement expérimentaux. Vlek est aussi souvent fidèle aux artistes qu'il accueille en son sein, les accompagnant sur plusieurs productions. Pour plus d'infos sur l'actualité du label : vlekdata.org

Retour sur le Prix André Souris

Le Forum des Compositeurs a annoncé quel-le-s étaient les deux lauréat-e-s du Prix André Souris pour cette édition 2021. Il s'agit d'Apolline Jesupret et d'Eliott Delafosse, qui intégreront donc de ce fait l'association organisatrice du Prix, le Forum des Compositeurs, en tant que membres effectifs. Pour rappel, le Prix André Souris est un prix biennal qui permet de donner un élan supplémentaire à de jeunes créateur-trice.s issu.e.s des conservatoires de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Décès de

Frédéric Rzewski

Le pianiste et compositeur Frédéric Anthony Rzewski est décédé ce 26 juin. Ce Belge d'adoption, né dans le Massachusetts en 1938, a notamment enseigné la composition au Conservatoire royal de musique de Liège dans les années 70, aux côtés d'Henri Pousseur, directeur à cette époque. Grand défenseur de la musique d'avant-garde, et de Stockhausen en particulier, il fonda en 1966 Musica Elettronica Viva, un collectif qui rassemblait des musiciens classiques et des musiciens d'avant-garde, avec un goût prononcé pour l'improvisation sur instruments électroniques. C'était aussi, et surtout, un compositeur et un musicien engagé politiquement. Pour illustration, une de ses œuvres les plus connues : *The People United Will Never Be Defeated!*, construit sur le modèle des *Variations Diabelli* de Beethoven, 36 variations sur une chanson révolutionnaire chilienne, *El pueblo unido jamás será vencido*. Il est également le père de Jan Rzewski, un saxophoniste, compositeur et improvisateur bien connu lui aussi dans nos contrées.



Shapes no frame

Antoine Pierre lance son label

Devenu figure incontournable de la nouvelle génération du jazz en Belgique, l'hyperactif batteur et compositeur Antoine Pierre a récemment annoncé la création de Shapes no frame, nouveau label cogéré avec Pamela Malempré et dont le catalogue sera défendu par [PIAS]. Le lancement du label sera l'occasion de dévoiler VAAGUE, le nouveau projet solo d'Antoine Pierre qui fusionne samples et grooves de batterie. Un premier EP est d'ores et déjà annoncé début octobre.

RPI, c'est fini?

Ça remue sec ces dernières semaines dans les chaumières culturelles sur le projet du statut d'artiste en Fédération Wallonie-Bruxelles. Tou-te-s sont d'accord, artistes et fédérations diverses : méfiance avant tout. C'est Le Soir qui en parlait dans son édition du 10 août : se dirige-t-on également vers la disparition du RPI (Régime Petites Indemnités) sensé depuis sa création permettre de rémunérer les pratiques amateurs et qui, dans la pratique, sert bien souvent à éviter d'employer sous contrat. On parle aujourd'hui de la mise sur pied des IAA, Indemnités des Arts en Amateurs et de la disparition pure et simple de la carte d'artiste (oui, déjà). Encore une affaire à suivre...

Dedans / Dehors

I/O est un ensemble de compositions réalisées par des membres de la FeBEME (Fédération Belge de Musique Electroacoustique) autour du thème "intérieur/extérieur", "dedans/dehors". Durant cette période confinée, les compositeur-trice.s n'ont pas cessé de créer. Les pièces présentées et assemblées dans l'œuvre accessible via YouTube sur la chaîne FeBeME-BeFEM sont chacune empreintes de l'idée de territoires : des territoires psychiques internes où en expansion vers le dehors. Autant de voyages immobiles permettant à l'imaginaire de sortir des murs du studio vers des espaces sonores de liberté retrouvée. Cette œuvre participative propose, par une déambulation à travers différentes courtes pièces, la découverte des sensibilités multiples de 11 compositeur-trice.s qui se rejoignent dans le même élan pour partager ces musiques avec vous. Musiques de :

André Curieux, Stéphanie Laforce, Annette Vande Gorne, Paul Adriaenssens, Daniel Perez Hajdu, Raphaël Vens, Jean-Louis Poliart, Todor Todoroff, Dirk Veulemans, Donika Rudi, Kristof Lauwers.

Elofan s'associe au collectif Glitch

En Osmose

Au croisement de la musique classique et d'une proposition électronique ultra-sophistiquée, le groupe belge Elefan tire actuellement son épingle du jeu. Entre deux sessions d'enregistrement pour son prochain disque, le duo bruxellois a trouvé le temps de s'associer à Glitch, un collectif carolo spécialisé dans la création audiovisuelle. En fusion, les deux entités viennent de finaliser un impressionnant projet de mapping baptisé Osmose. Projetée en exclusivité sur l'esplanade de la Citadelle de Namur à l'occasion des Fêtes de Wallonie, la création imaginée par Glitch et Elefan sera assurément l'un des pôles d'attraction de la manifestation. Aux confins de l'art numérique et de la musique électronique, Osmose promet « une expérience unique, un moment hors du temps ». À vivre les 17 et 18 septembre prochain, entre 20h30 et 23h30.

Les Nuits Solidaires

Grande récolte de matériel scolaire

Si la huitième édition des Solidarités est officiellement reportée en 2022, l'équipe du festival a proposé fin août une alternative. Réorganisée sous l'enseigne Les Nuits Solidaires, la manifestation s'est en effet adaptée aux dispositions sanitaires du haut de la Citadelle de Namur. En phase avec son ADN et ses principes fondateurs, l'événement s'est doublé d'une grande action de soutien aux écoles touchées par les inondations du mois de juillet. Mise en place en collaboration avec Solidaris, cette récolte de matériel scolaire est intervenue à quelques jours de la rentrée des classes. Pour venir en aide aux écoles les plus durement frappées par les inondations, le public a ainsi pu apporter un ou plusieurs livres et/ou du matériel scolaire pour enfants et adolescents (de 3 à 18 ans). Un stand de collecte était prévu à cet égard sur le site du festival.

Décès de Mamady Keita

Le percussionniste guinéen, spécialisé dans le djembé, vivait en Belgique depuis 1988. De renommée internationale, l'artiste a publié de nombreux disques, a enseigné son art de nombreuses années et a pu côtoyer des musiciens comme Manu Dibango ou Mory Kanté. Il est décédé le 21 juin à l'âge de 70 ans.



© ALICE KHOL

nouvel-album

nouveaux-horizons

BRNS

Décomplexé !

INTERVIEW : LOUISE HERMANT

Il y a dix ans, le groupe bruxellois réveillait le rock indépendant avec *Wounded*, porté par le single *Mexico*. Endossant aujourd'hui le statut confortable de tête d'affiche, la formation souhaite pourtant s'affranchir des attentes et des pressions. Quitte à déboussoler son public. Pour son dernier album, *Celluloid Swamp*, BRNS s'éloigne de l'univers sombre des débuts pour explorer un terrain plus solaire et pop.

Vous sortez votre quatrième album, enregistré à New York. Comment vous êtes-vous retrouvés là-bas ?

Antoine Meersseman : Le producteur Alexis Berthelot est un ami à plein de copains à nous. Il avait déjà travaillé avec des groupes que l'on connaissait. Lorsqu'on a joué au festival South By Southwest à Austin en 2015, il était également présent. Lucie Marsaud, ancienne membre de BRNS, nous a conseillé de le rencontrer. On a alors passé un peu de temps ensemble pendant l'événement et on s'est très bien entendu. Il nous a proposé de venir enregistrer dans son studio new-yorkais. Il nous a expliqué que ça ne nous reviendrait finalement pas plus cher que si on organisait cela à Bruxelles. Après avoir eu pas mal d'expériences en studio, mais jamais dans des endroits très équipés, on s'est dit qu'on allait se faire ce petit plaisir.

Était-ce un rêve pour vous d'aller travailler aux États-Unis ?

Timothée Philippe : Personnellement, pas du tout. Je n'étais pas du tout attiré par New York. Quand on y est allé, on n'a rien visité. On a enregistré une partie à Brooklyn et l'autre à la campagne, à deux heures de la ville. L'expérience était par contre très différente. Quand on enregistre à Bruxelles, on emporte avec nous tous nos instruments. Ici, on a pu créer les sons directement dans le studio. Il y avait plein de matériel sur place, c'était très agréable d'avoir le choix. Il y a plein de sons de synthés qu'on a pu récréer avec des synthétiseurs plus performants et plus chers que ceux que l'on utilise d'habitude.

A. M. : On a composé le disque dans un laps de temps assez court. On voulait aller vers quelque chose de vraiment immersif, où l'on était tous ensemble. Quand on fait ça en Belgique, on est vite éparpillé. On a fait que bosser, on n'a pas pris de pauses pendant un peu plus d'une semaine.

Vous aviez déjà une idée précise de ce que vous vouliez en amont ou vous avez laissé place à de l'improvisation ?

T. P. : Quand on va en studio, c'est rarement de l'improvisation avec BRNS. On compose déjà tout à l'avance, piste par piste. On sait exactement les parties que l'on va faire. Le côté découverte résidait plutôt dans le fait de réadapter certains sons sur d'autres instruments, ce qui était très chouette à faire.

A. M. : Cela reste une musique qui est très écrite, il n'y a pas de surprise. Mais il est vrai que sur les autres disques, on a été très "control freak" sur plein de sons auxquels on tenait. Peut-être que rétrospectivement, on était trop dans le contrôle. Cette fois-ci, c'était assez agréable de laisser les chansons prendre une autre tournure au niveau des textures et du son. On était beaucoup plus ouverts par rapport à ça. Ça donne un disque un peu plus décomplexé que les autres.

Comment s'est passée votre collaboration avec Alexis Berthelot, qui a notamment mixé ou produit des albums de Frank Ocean, Gojira ou Moses Sumney ?

A. M. : Il a vraiment de la bouteille et connaît très bien son studio. Il sait réagir très vite. En écoutant telle maquette, il est capable de savoir précisément quelle pédale il faut utiliser. En cinq minutes, on peut créer un son ensemble. C'est quelqu'un de très réactif et un stakhanoviste assez impressionnant. Il était parfois directif mais cela nous allait. Il s'est également chargé de mixer le disque, on n'a presque pas eu de retours à faire. Il a beaucoup d'assurance et on lui a laissé de la place.

Pour ce disque, il y a une nouvelle venue : Nele De Gussem. Le lineup a souvent changé au cours de ces dix années, c'est un avantage d'avoir un regard nouveau sur votre projet ?

Nele De Gussem : J'ai rejoint le projet en cours de route. Mon rôle va surtout être de donner vie aux chansons lors des concerts. Mais j'ai quand même fait quelques chœurs sur le disque.

A. M. : Le groupe s'est formé avec César Laloux à nos côtés, qui est désormais sur d'autres projets. Quand il est parti, on était un

peu démuné car on pensait qu'on avait vraiment créé notre ADN à quatre. Finalement, pour un projet qui fête ses dix ans, c'est très agréable d'avoir une nouvelle personne qui vient insuffler une nouvelle dynamique. Je trouve ça super positif. Cela apporte forcément une différente écoute et un autre regard sur nos chansons.

Vous avez enregistré l'album en 2018. On imagine que le confinement a modifié vos plans. Avez-vous profité de ce temps pour travailler encore sur l'album avant sa sortie ?

T. P. : On n'a rien changé. Quand on réécoute le disque, on est assez satisfait du résultat. Sur d'autres albums, ça a pu être moins le cas, comme sur *Patine*. On peut aujourd'hui se dire qu'il y a des morceaux qui sont trop lents, qu'on aurait pu modifier quelques trucs. On a pu avoir des regrets. Mais là, franchement, je suis très content du disque tel qu'il est.

A. M. : Faire un disque, c'est aussi faire le deuil de ce qu'il ne sera pas. On a enregistré le disque très vite. Après, il y a eu une longue période avant le mixage, qui a pu être frustrante. Une fois que tout a été bouclé, on a pu redécouvrir le disque sans amertume. J'ai l'impression qu'on a moins de griefs par rapport à la manière dont ça s'est fait que sur les autres disques. On était plus mûrs pour faire un truc simplement et aller droit au but.

Ce disque est plus pop, plus fun. On s'éloigne toujours plus de l'univers sombre des débuts. Est-ce qu'il a vous fallu du temps avant d'assumer cette direction ?

T. P. : À chaque fois, on pense faire des titres très pop. Et puis on nous dit que ce n'est pas le cas. Sur *Patine*, on savait quand même qu'on faisait des morceaux plus tristes, "plombants" et lents. On cherchait cette émotion-là dans la composition. Dès qu'on a composé pour *Sugar High*, on a remarqué que c'était moins sombre et plus up-tempo. Sur cet album-ci, *Off You Go Daddy* est par exemple un morceau très simple. Est-ce que l'ambiance est plus joyeuse sur certains morceaux ? Peut-être. Sur *Familiar*, c'est clairement plus solaire. Mais quand on l'a composé, on ne s'en est pas rendu compte.

A. M. : Les évolutions se font très naturellement. C'est moins évident pour le public de suivre ce que l'on fait, mais on ne se dit pas à l'avance que l'on va changer de carapace complètement. Tout se fait sur le moment. Dès qu'on trouve une idée, qu'elle soit solaire ou déprimante, on est galvanisé par le truc et on va jusqu'au bout. On ne veut pas faire 100 fois le même disque. Je me rends compte avec le temps que c'est quelque chose dont les gens n'ont pas vraiment l'habitude. Souvent, les artistes suivent une trajectoire plus douce. Nous, on est adepte des cassures. Ce disque vient encore briser quelque chose par rapport au précédent. Sur *Wounded*, on proposait une musique proche du chant sacré, avec une ambiance très solennelle. Ici, on revient avec quelque chose de différent. C'est assez positif, même si ça demandera un temps d'adaptation aux gens.

La voix semble aussi plus mise en avant que sur vos albums précédents.

A. M. : Avant, on avait un drôle de rapport avec les voix. On voulait à tout prix les noyer. On avait l'impression que dans la musique mainstream, les voix étaient très mises en avant et que c'était une mauvaise chose. Je crois qu'on s'est un peu ravisé en cours de route. Ici, on n'a pas lutté pour mettre les voix toujours dans le fond. Elles ressortent plus et ont une place centrale. Avant, ça sonnait plus caveau, et maintenant tout est plus clair, plus équilibré. C'est peut-être ça qui donne le côté plus pop.

Pour vos premiers albums, vous disiez vous interdire pas mal de choses musicalement. Les barrières sont-elles en train de tomber aujourd'hui ?

A. M. : Je pense qu'on avait un côté un peu protestataire avant. On avait envie de se positionner très clairement comme faisant une



musique assez codée et identifiable. Tout cela a fort changé avec cet album. Pendant des années, on voulait faire quelque chose de liturgique. Cette fois, on avait envie de faire quelque chose de fun et se marrer davantage. Un morceau comme *Suffer*, en 2010, on ne l'aurait jamais, mais alors jamais fait. C'est une certitude. Nos albums ont parfois marché, parfois pas. Alors pour celui-ci, on n'en avait un peu rien à faire. Si les gens suivent, tant mieux. On n'est plus dans un souci de cohérence. L'album part dans tous les sens et on l'assume complètement. Je suis assez content qu'on se soit assoupli avec les années. On manque de surprises dans les disques aujourd'hui.

Le communiqué de presse qui accompagne ce disque parle d'une véritable renaissance. Vous le voyez comme cela aussi ?

A. M. : Ouf... Je ne sais pas. On ne peut pas vraiment dire ça. Il s'agit plutôt d'une manière de faire qui est différente. On a eu un petit passage à vide après *Sugar High*, la tournée n'avait pas été très agréable. Le disque était difficile à défendre en live, on avait un peu galéré. On est allé vers quelque chose de plus direct notamment pour cette raison : on voulait des morceaux qui pètent bien en live, qui soient plus légers. Après l'enregistrement, le Covid est aussi passé par là. Tout a pris beaucoup de temps. Pour le moment, on est dans une phase où le disque n'est pas encore concret du tout car on l'a composé il y a super longtemps et on n'a pas encore pu le défendre en live.

Pour quelles raisons aviez-vous l'impression que *Sugar High* était difficile à défendre ?

A. M. : On n'a pas réussi à trouver l'alchimie sur le live. On n'arrivait pas non plus à le mélanger à nos anciens morceaux. Il y avait un vrai souci de répertoires qui s'entrechoquent, cela a donné des concerts à deux vitesses et à deux ambiances. Ce n'était pas très heureux. De plus, on a galéré pour la promo avec ce disque, il n'y avait pas de single dessus. On a eu l'impression que la réception n'était pas super dingue. Mine de rien, nos deux premiers disques ont été bien défendus dans les médias, donc les gens connaissaient nos morceaux. Sur *Sugar High*, ça n'a pas été le cas. On avait un statut de groupe confirmé, de "headliner", avec lequel on a fait une grosse tournée française où on était en tête d'affiche. Mais on n'avait pas spécialement envie d'assumer ce statut-là. C'est beaucoup plus marrant d'être outsider et de pouvoir étonner le public, par exemple en première partie d'autres groupes. On était dans quelque chose de beaucoup plus sérieux et ça nous a foutu une certaine pression. Tout est devenu bizarre.

T. P. : On avait aussi composé le disque avec César. Plusieurs morceaux étaient en très grosse partie composés par lui. Juste avant la tournée, il est parti du groupe. Il a fallu retrouver une nouvelle dynamique sur les concerts. On a dû se réapproprier d'anciens morceaux et les mélanger avec les nouveaux.

Ce succès, tant médiatique qu'après du public, a-t-il été stimulant ou pénalisant d'une certaine manière ? Lorsqu'on est arrivé en haut, ne peut-on que redescendre ?

Diego Leyder : Il y a un peu des deux, fatalement. Disons que c'est très stimulant de venir presque de nulle part et de voir que notre musique plaît. Nous n'étions pas adoubés par un groupe établi, nous n'avions pas enregistré avec un gros producteur. La croissance du groupe s'est faite de manière naturelle et à échelle humaine. Il n'y a pas eu de grandes maisons de production qui sont venues nous chercher et qui auraient injecté énormément d'argent dans le projet, et qui auraient fait qu'on aurait pu grandir de manière exponentielle. Entre 2012 et 2017, nous avons beaucoup tourné. Et puis les choses se sont ralenties. Il y a eu beaucoup de changements dans les programmations des festivals, avec de moins en moins de groupes à guitare. Nous avons senti qu'il y avait un engouement moins grand autour de ce que nous pouvions proposer. Tout ça nous a un peu

déconcertés. Mais ce n'est pas pour ça qu'on a changé notre fusil d'épaule, on continue à expérimenter et à faire des choses qui nous plaisent.

A. M. : On sentait bien que le vent allait tourner à un moment. C'est un peu étrange quand il y a un tel consensus médiatique autour d'un groupe. Ce n'est jamais très positif. Je pense par exemple à Lescop, qui avait fait un disque ultra encensé par la critique et qui a vu tous les professionnels du milieu lui tourner le dos pour le suivant. Il y a plein d'exemples comme ça. À titre personnel, je sentais bien que ça ne pouvait pas durer pour nous. J'étais assez méfiant. *Sugar High* a été une petite claque. Alors qu'on était plutôt bien accueilli auparavant en France, on n'a quasi pas eu de presse là-bas. On ressentait pas mal de colère. Mais on s'est dit tant pis, on ne va pas arrondir les angles. On n'a plus des attentes démesurées. On sait aussi qu'on est maintenant un vieux groupe.

Antoine Moorssoman

« Cette fois, on avait envie de faire quelque chose de fun et se marrer davantage »

Antoine, vous venez de lancer votre projet solo avec Paradoxant. Timothée et Diego, vous avez aussi joué avec d'autres groupes. BRNS s'est associé au groupe Ropoporose pour former le projet éphémère Namdose il y a deux ans. Vous ressentez davantage le besoin d'explorer d'autres horizons ces derniers temps ?

A. M. : On a vécu des années très intenses. On était tous très concentrés sur BRNS. C'était super de le vivre comme ça, mais on ne pouvait plus que faire ça non plus, tout le monde serait devenu fou. Chacun voulait faire ses trucs de son côté mais ce n'est pas du tout une réaction négative. Je me suis lancé à un moment où il ne se passait pas grand-chose avec BRNS et on ne tournait pas beaucoup avec Namdose. J'avais donc pas mal de temps, ça s'est fait de manière naturelle. En tant que musicien, on n'a pas qu'une identité musicale. Chacun peut trouver du plaisir à jouer avec d'autres personnes ou instruments. Au départ, on formait une bande de potes très concentrés sur notre projet, on s'était presque interdit d'aller voir ailleurs. Mais faire d'autres choses n'empêche pas du tout de continuer à créer des choses ensemble et de se retrouver dans la bonne humeur.

D. L. : Entre 2012 et 2017, c'était très compliqué d'avoir d'autres projets car on jouait beaucoup, on allait souvent à l'étranger. César avait d'ailleurs pas mal de problèmes d'agenda à l'époque pour faire coexister ses deux groupes. Maintenant que les choses se sont ralenties autour de BRNS, ça laisse de la place pour que d'autres choses puissent exister. C'est une chouette dynamique de tenter d'autres aventures et de revenir avec un regard nouveau sur le projet BRNS.

Est-ce que ça vous manque parfois, cette intensité ?

D. L. : Il y a plein d'aspects qui me manquent. C'est super chouette de jouer souvent, de sentir que l'on joue de mieux en mieux, de rencontrer plein de gens différents dans plusieurs pays, de connaître d'autres musiques. Il y a d'autres choses qui sont moins directement liées à l'expérience musicale et la création qui sont moins marrantes. Des journées entières à faire des trajets en van, ce n'est pas spécialement chouette. Malgré tout, le manque reste présent, surtout depuis un an et demi, où l'on a à peine pu faire des concerts. On a très hâte de reprendre la route. La scène est l'objectif du projet. On a besoin de ressentir cette énergie, cette puissance de l'instant.



rôvour

robollo

©SIMON VANRIE

Saule

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Relocalisé dans les campagnes gaumaises, le chanteur montois met le cap sur un disque aux charmes illimités. Avec *Dare-Dare*, Saule savoure l'instant avec de bonnes chansons et une empathie retrouvée pour les gens. Portraitiste du quotidien, mec bien, l'artiste dévoile ses choix de vie et les secrets de fabrication d'un disque bondé d'idées et d'amis.

Quinze ans après son premier essai, Saule signe un cinquième album ultra-frais : *Dare-Dare* est une solide performance mais aussi une belle revanche. Car avant de lever les bras sur la ligne d'arrivée, l'artiste a dû s'avouer vaincu. « Juste avant le début de la pandémie, j'étais à *La Frette* », retrace le chanteur. De passage dans ce studio qui a vu naître son duo avec Charlie Winston, le grand Baptiste Laliou pose les bases d'un nouveau disque. « Le problème, c'est que les compos sonnaient comme d'anciens morceaux... en moins bien. J'ai donc pris mon courage à deux mains et je suis allé trouver mon label qui, pour rappel, venait de financer ces sessions. J'ai exposé et assumé ma position : j'ai jeté toutes les bandes à la poubelle. » Dououreux, l'épisode donne toutefois un sérieux coup de fouet à sa carrière.

Saule
Dare-Dare
[PIAS]



Pris en charge par Cyril Prieur, le manager d'Arno, l'artiste donne cette fois le meilleur de lui-même sur un disque qui, à l'origine, devait s'appeler *Rebelle Rêveur*. « C'est le titre d'une nouvelle chanson. Elle découle d'un questionnaire à choix multiples mis à disposition des gens qui se réorientent sur le plan professionnel. Je l'ai fait pour le fun et je suis tombé sur un double profil : rêveur et rebelle. Cet antagonisme me correspondait bien : le titre était tout trouvé. Mais à la dernière minute, mon manager m'a fait remarquer qu'un des Fréro Delavega venait justement de sortir un album intitulé « *Rêveur Forêveur* ». Partant de là, je suis parti sur *Dare-Dare*. »

Dans les crédits du disque, Saule insiste sur l'importance de *La Magie*, un livre consacré au développement personnel. « Ce bouquin explore le thème de la gratitude. Après l'avoir lu, j'ai développé un petit rituel qui, en gros, consiste à dire merci à la vie. Cette habitude a changé mon quotidien. Désormais, je vois toujours le verre à moitié plein. Je suis bien plus positif qu'autrefois. » Cet état d'esprit s'ancre d'ailleurs dans *Regarde Autour de Toi*. « Ce morceau 100 % Bisounours résulte de ma collaboration avec Alice on the Roof. Pendant le confinement, nous avons enregistré la chanson Mourir, plutôt crever que certaines radios ont refusé sous prétexte qu'elle enfermait les mots mourir et crever. Alors que, dans les faits, c'était un hymne à la vie... En réaction à cette histoire, j'ai composé cet air léger avec des arcs-en-ciel et des licornes dedans. Le plus cocasse, c'est que tout part d'un certain cynisme sur le fonctionnement de nos sociétés... »

Dare-Dare est, à bien des égards, l'album le plus abouti de Saule. Véritable condensé d'un savoir-faire acquis au fil du temps, le disque optimise les recettes du passé et se projette dans l'avenir avec d'excellentes intentions. « J'ai retrouvé mon ADN, mais aussi pris davantage de risques », dit-il. En témoigne sa reprise des *Démons de Minuit*. Où le chanteur secoue le cocotier de la variété d'un souffle grave et solennel. « Oser ce genre de trucs, ça me permet d'explorer d'autres sensibilités. Tout comme les collaborations un peu inattendues. Là, je pense notamment à Jasper Maekelberg du groupe *Faces on TV*. » Producteur des albums de Balthazar, le multi-instrumentiste flamand donne ici le change sur un titre classieux et cinématographique à souhait (*Demande Pas La Lune*). Avec le beau *Je Suppose*, Saule allume aussi une petite bougie à la mémoire de Joe Dassin. Sur *24 heures et des poussières*, le Belge échange quelques mots avec le fils d'Alain Souchon (Ours) pour un hommage XXL et totalement assumé au papounet. Ailleurs, le morceau *Tu Boudes* lustre l'héritage d'Alain Bashung, alors qu'une chanson avec Cali ravive le feu sacré d'Arcade Fire via une cavalcade rythmique ponctuée d'un refrain épique. Au-delà des voix invitées à chanter, un détour dans les coulisses du disque s'impose. C'est là que s'activent les claviers d'Albin de la Simone, le piano de Babx, la guitare de Seb Martel ou la basse de Simon Casier (Balthazar). « Leur présence n'était pas calculée, certifie le grand Saule. Lors d'une pause-café, j'ai d'ailleurs eu la maladresse de demander aux musiciens qui m'accompagnaient ce qu'ils comptaient faire après notre collaboration. Là-dessus, ils me parlent d'une tournée en Amérique du Sud. Interloqué, je leur demande le nom de leur groupe... Je n'avais pas capté que je jouais avec les mecs de Balthazar. Cette anecdote résume bien la mise en œuvre du disque : un truc super naturel et spontané. »



album

môtissage

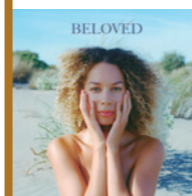
©MELIE HIRTZ

Lubiana

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Après une longue quête artistique, la chanteuse impose sa vision bienveillante du monde sur *Beloved*, fruit exquis d'un métissage entre ses racines africaines et sa culture pop occidentale.

Lubiana
Beloved
[6 & 7/PIAS]



La persévérance de Lubiana a payé. Dix années séparent son premier album *Beloved* de ses débuts à *The Voice Belgium*, lorsqu'elle avait sublimé le classique soul *Ain't No Sunshine* de Bill Withers pour convaincre les coachs. « Dix ans c'est long, mais je ne regrette rien, analyse la jeune femme. Avec le recul, je me dis que la vie m'a fait un cadeau en me donnant ces dix années pour me trouver artistiquement et humainement. Je suis reconnaissante des challenges qui se sont mis en travers de ma route et sans lesquels je ne serais pas là aujourd'hui. J'ai écrit des tas de chansons, je n'ai gardé que celles qui me ressemblaient. Il n'y a eu aucun doute pendant l'enregistrement de *Beloved*. Tout a été fluide et agréable. Je vois cet album comme le début d'un nouveau cycle. »

Cette quête d'une décennie est marquée par une rencontre bouleversante. Fille d'une maman belge et d'un papa camerounais, tous deux architectes,

Lubiana a dix-sept ans lorsqu'elle a la révélation lors d'un séjour en Espagne. « J'ai d'abord entendu le son qui s'élevait d'une place bondée de Majorque, puis j'ai vu l'instrument. Tout de suite, j'ai su que j'allais en jouer. » Ce son, c'est celui de la kora, harpe à calebasse issue de la tradition culturelle de l'Afrique de l'Ouest. La kora est principalement associée aux griots, ces poètes/conteurs masculins qui s'en transmettent les secrets de génération en génération. Lubiana est une des rares femmes à en jouer. Les cordes de la kora, la chaleur du bois d'ébène qui sert à fabriquer le manche, la douceur de la peau entourant la calebasse font partie intégrante de *Beloved*. On l'entend dès le premier murmure de la plage titulaire et elle nous ensorcelle encore sur l'ultime incantation de *Take Me To Zion*, clin d'œil pas si lointain à *To Zion*, qui se nichait sur le cultissime *The Miseducation Of Lauryn Hill*.

Lubiana

« Je vois cet album comme le début d'un nouveau cycle. »

Beloved n'est pourtant pas un album de musiques du monde. C'est celui d'une femme, d'une citoyenne du monde. Même si on sent les influences d'icônes comme Sade, Eriqah Badu, voire Sarah Vaughan, c'est un album de Lubiana. Elle y met ses influences métissées, son parcours artistique qui se confond à son chemin existentiel, ainsi que toutes ses aspirations, à commencer par l'Amour avec un grand "A". « Quand j'ai commencé à jouer de la kora, j'ai reçu la « bénédiction » du musicien Toumani Diabaté. Il me disait qu'elle m'avait choisie. Je n'en joue pas comme les griots, je ne vole pas une culture qui n'est pas la mienne. Mais c'est mon âme sœur, elle me donne la force et me permet de m'exprimer. »

Danço ot franco

Lubiana invite à la danse (le très pop *Fighter*, *Feeling Low*) et à la trance (*Diarabi*). Elle abolit les frontières (*We carry all colors*), se donne confiance (*Self Love*), remonte le temps (*Mamy Mianga*) pour mieux embrasser le présent (*I wanna dance with you*). « *Beloved* » se traduit par « bien aimée ». « Bien aimée » est aussi la signification du prénom Lubiana. Mais le symbole est encore plus fort à la leur d'une autre rencontre faite par la chanteuse. « Je suis partie il y a quelques années à Los Angeles pour tenter ma chance. Je passais d'une soirée open mic à un showcase. Je me sentais au fond du trou, lassée des rendez-vous manqués, des fausses promesses et des phrases qui commençaient par « on aime bien ce que tu fais, mais... ». Car il y avait toujours un « mais ». Après un open mic, deux femmes sont venues me voir : Beau et Belah. Elles ont vu ma détresse. On a beaucoup parlé. On a beaucoup pleuré. Avant de nous quitter, Beau m'a donné un livre de Toni Morrison qui s'appelait *Beloved*. Entre les pages, Beau avait laissé un dessin d'un visage de femme. Elle me ressemblait, c'était moi. C'était comme un signe, la preuve que tout ce chemin parcouru avait du sens pour moi. » Lubiana a punaisé ce dessin au-dessus de son lit. Oui, tout ça a du sens.



VII IX XII # sur-scène ©ROMAIN GARCIN

Scylla

TEXTE : DIDIER STIERS

Dans le rap game, il nous a toujours donné l'impression d'être un peu à part. Il semble que nous étions encore loin du compte : ces derniers mois, le Bruxellois a paru plus mystérieux que jamais, semant sur la Toile une foule d'indices étranges. On vous résume notre... enquête.

L'affaire a commencé en mars sur les réseaux sociaux. Sur Instagram, pour être exact. Le compte de Scylla a disparu. Ou plutôt : a fait l'objet d'un reset. Tout ce qui avait été publié jusque-là a été remplacé par un petit bout de film. Sur fond noir, un nombre, affiché en trois chiffres romains : 7, 9 et 12. D'autres bribes de messages sont apparues dans les jours qui ont suivi, comme si l'intéressé s'était laissé des notes vocales à lui-même : telle chose allait avoir lieu à tel endroit, l'information devait être rendue publique, un mot sur le Cirque Royal, une date...

Pour le reste, mystère et boule de gomme. Jusqu'au 19 mars quand, sur YouTube, est arrivé le clip de *Chanson d'amour* (près de 544.000 vues à l'heure d'écrire ces lignes). Scylla y apparaît, les fameux chiffres romains tatoués au-dessus du sourcil gauche, et les derniers plans montrent le Cirque Royal... en feu !

Il n'en n'a pas fallu beaucoup plus pour que les fans se manifestent, élaborant des théories notamment à propos de ce curieux nombre. Certains ont même cru voir des versets de la Bible !

Ensuite, le rappeur s'est lancé dans une campagne de solidarité. Du merchandising et des albums ont été mis en vente au profit d'associations d'aide du pays. Aux orphelins, aux sans-abris... Baptisée #FeelHuman, elle a été accompagnée d'une sorte de jeu/questionnaire portant sur – oui – l'humanité des contributeurs. Bénéfice : entre 15 et 20.000 euros ! Mais on n'avait encore rien vu. Alors que les premières dates de concerts commençaient à être communiquées, il s'est fendu de nouveaux messages, où se pose la question de sa, de notre véritable nature. D'être humain ? Ou de mémoire morte ambulante à déprogrammer ? Dans le suivant, il explique être traqué à la suite de ses révélations précédentes, que des informations confidentielles vont être enregistrées sur des clés USB, disséminées à Paris, Bruxelles et Lyon. À charge pour ses fans de les retrouver à partir de localisations fournies sous forme de codes, de partager ces infos (extraits d'inédits, d'un journal intime, références bibliographiques, ...) et d'en tirer leurs conclusions.

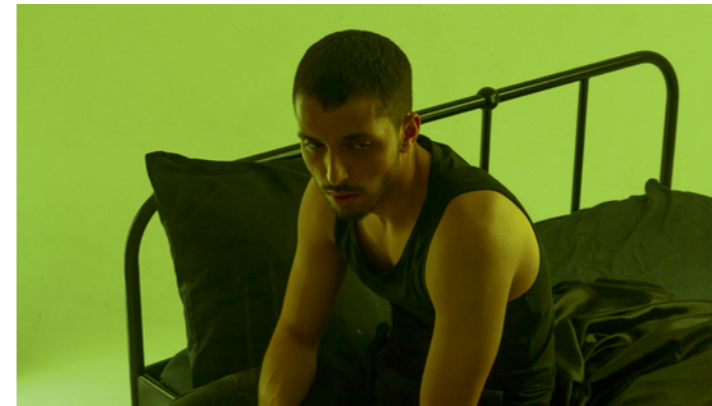
Scylla

« Il y aura une suite, qui va se construire au fur et à mesure, parce que j'ai envie de garder ce truc vivant. »

À force de mystère, on a fini par contacter Scylla. « J'ai toujours été intéressé par la spiritualité au sens large, nous a-t-il rappelé. La quête spirituelle, dont le but ultime est justement de se libérer des conditionnements. De déconstruire tout ce qu'on nous a mis en tête pour essayer de reconstruire petit à petit, de s'approprier beaucoup plus les choses. Je suis dans cette quête depuis tout le temps. Et là, c'était évident pour moi. »

Il sait d'autre part, parce qu'il a précédemment eu l'occasion de le vérifier, que sa fanbase est "du genre engagée". N'empêche, avec les clés, elle l'a impressionné : « Les fans se sont organisés. Ils ont créé des serveurs Discord (Discord est "ze" service de discussion en ligne textuel, vocal et vidéo du moment, - ndlr). Dans les jours qui ont suivi, ils étaient 5.000 sur ce truc, à discuter du pourquoi, du comment, à faire des théories. Ça n'a pas duré des mois, juste quelques jours, mais ils ont vraiment creusé. Ils ont reconstitué le morceau *Mémoire Vive* que j'avais scindé sur ces clés et l'ont publié eux-mêmes sur YouTube ! »

Sorti début juillet, *Mémoire Vive*, en forme de rétrospective de vie personnelle, devrait annoncer un nouvel album. Dans un monde normal... Il semble pourtant qu'entre les moutons électriques et les rayons brillant dans l'obscurité près de la Porte de Tannhäuser, le jeu de piste conçu par Scylla ne soit pas terminé. « Il y aura une suite, qui va se construire au fur et à mesure, parce que j'ai envie de garder ce truc vivant. » Rendez-vous en fin d'année ou début 2022 pour découvrir ce disque. Et son intention finale...



duos # audace ©ROMAIN GARCIN

Tawsen

TEXTE : NICOLAS CAPART

Après son triptyque de EP et avant un premier album des plus attendus, le « paon » anderlechtois (s')offre une mixtape bardée de duos 4 étoiles.

« Nul n'est prophète en son pays ! » Adage bien connu qui souvent se vérifie dans les couloirs d'une Belgique musicale au marché trop étroit pour porter aux nues ses propres héros. Un proverbe qui, bien malgré Tawsen, lui colle à la peau. Pour autant, à force de labeur, la rumeur a enflé et fait désormais apparaître l'artiste sur tous les radars pertinemment réglés. « C'est normal que cela prenne du temps, nous confie-t-il sagement, en attendant je prends tout... J'ai suivi d'une oreille et d'un œil attentifs les débuts de Damso, Hamza ou Stromae, qui tous ont goûté au succès en France avant d'être (re)connus à la maison. Ce sont les règles du jeu, je les accepte... Mais depuis cette sortie, une autre lumière s'est posée sur moi, d'autres médias et un autre public s'intéressent à moi. »

Pourtant, sur *Nessun Dorma* (= *Que personne ne dorme* !), la-dite sortie de juin dernier, la musique de Tawsen n'a pas changé. Dévoilé au fil de ses trois EP (*Al Warda*, *Al Mawja* et *Al Najma*), le son afropop du chanteur de 25 ans n'a fait que s'affiner et se préciser, tantôt guidé par l'arabe tantôt par le français. Ce qui fait la différence cette fois, c'est peut-être la liste d'invités.

Sneazzy, Franglish, Matt Houston, Tsew The Kid mais aussi des étoiles montantes et

fascinantes de la scène R'n'B/hip-hop hexagonale, à l'instar de Lala & ce, Squidji ou du génial Capitaine Roshi. « Ce sont les artistes que j'écoute... Les gens s'imaginent des choses compliquées, des deals de labels, alors que la plupart du temps il suffit d'un message qui dit « Salut, je ne sais pas si tu me connais mais j'aime beaucoup ton son. Viens, on fait de la musique ensemble ». J'avais chaque fois une réponse dans les 48h et souvent on se retrouvait en studio la semaine suivante. Parfois il suffit d'oser, sans avoir peur de se prendre un "Vu". »

Dix duos rondement menés qui aideront les fans à patienter avant la suite. « Je préférerais attendre de pouvoir enregistrer celui que je considérerais comme mon véritable album dans des conditions optimales. *Nessun Dorma* aura été un plaisir personnel, comme une cour de récré... Mais j'ai trop travaillé pour sortir un album que je ne pourrais pas défendre partout sur scène. » Et l'on s'est dit rendez-vous dans 1 an.



Tawsen Nessun Dorma Chapitre 1



tandem # romantique ©MARINE RIGO

Moji x Sboy

TEXTE : NICOLAS CAPART

Et si la nouvelle sensation rap belge venait de Liège ? En quelques mois, Moji x Sboy ont mis leur rimes romantiques en orbite et un premier album en boîte.

Ils ont poussé sur les bords de Meuse, comptent tous deux 21 printemps, travaillent leur look en dilettante et pratiquent le rap à cœur ouvert en tandem depuis 2018. Une complémentarité artistique qui fait sens et qui puise ses racines dans une amitié au long cours. « On fait les 400 coups depuis l'école maternelle, entame Sboy. Cela date de nos grands frères qui étaient déjà amis. La question de faire le truc solo ne s'est même pas posée. On a acheté du matos, on a enregistré les premiers sons dans la chambre de Moji et c'était lancé... »

Si leur musique se situe dans un jardin hip-hop, elle s'accorde à l'envi des écarts éclectiques, ne boudes pas les guitares et sonne toujours émo. « Il n'y a aucun calcul, précise Moji, on se laisse porter par la vibe qu'on a en studio. L'ouverture au rock s'est faite via Ozhora Miyagi, lorsqu'il nous a fait écouter l'instrumental de Rokstar. De là est venu l'inspiration d'un autre titre, Si Vénus était mauve... Y'a un peu d'egotrip parfois, mais toujours une touche sentimentale, plus intime. On utilise aussi beaucoup d'instruments qui apportent une ambiance et de l'affect. »

Aujourd'hui, le hit du duo est à n'en pas douter *Ma Go*, qui comptabilise près de 25 millions de streams sur Spotify, mais la paire évoque un autre morceau. « *Le déclin s'est fait avec Regarde-moi*, explique Sboy. C'est celui qui a amorcé notre "ascension". De là s'est formée une petite communauté autour du projet, qui a permis de confirmer avec *Ma Go* qui a cartonné. Dans la foulée, nous avons été contactés par Wagram... Et après quelques échanges de mails, le deal était signé. »

Restait à trouver des chefs d'orchestre pour mettre leurs mots en notes, puisqu'aucun n'excellait côté production. Un rôle taillé sur mesure pour Ozhora Miyagi, beatmaker liégeois dont la réputation dépasse les frontières du plat pays, qui signera plusieurs tracks de leur album *Temps d'aime*. Le très couru Chuki Beats et des beatmakers français tels que Skuna et Louis Dureau y ont aussi laissé leurs empreintes. Ajoutez à cela deux invités de marque au micro – le Belge Geeeko et le Français Luv Resval – et vous obtenez un des meilleurs disques rap de l'année sous nos latitudes.



©MAYLI STERKENDRIES

ascension

future-sound

ECHT!

TEXTE : JACQUES PROUVOST

Mélange détonnant de trap, électro, hip-hop et jazz, façon DJ mais totalement acoustique, ECHT!, le combo bruxellois composé de Dorian Dumont, Martin Méreau, Federico Pecoraro et Florent Jeunieux sort son premier album. Rendez-vous au Volta, QG du groupe, pour en parler...

Inwane, c'est quoi ?

Florent Jeunieux : C'est un mot anglais qui signifie aller vers le déclin.

C'est un titre un peu pessimiste inspiré de la situation des derniers mois ?

Martin Méreau : On n'a pas pu se voir pendant le premier confinement, c'était frustrant et c'est Florent qui a poussé le groupe à se donner un objectif. On a préparé l'album pendant le premier confinement et on a enregistré des sessions entre les deux vagues.

Cet album ne contient que des compositions originales alors que, souvent, vous reprenez et triturez des morceaux des autres...

F.J. : Sur *Douf*, ce n'était déjà que des compos originales. Les reprises, c'est sur SoundCloud, en live ou lors des BREWmix (live

sessions disponibles sur YouTube ou SoundCloud, - ndlr). Sur scène, on joue sur le modèle d'un DJ : on joue notre musique que l'on mélange à celle des autres. Par contre sur disque, ce seront toujours des originaux.

La façon d'écrire, entre le premier EP et cet album, au vu des circonstances, a-t-elle été différente ?

M.M. : C'était pareil. C'est à-dire que l'on trouve beaucoup d'idées à 2, 3 ou 4 dans notre local. La différence ici, c'est que l'on a eu du temps, un peu forcé, mais on a aussi et surtout voulu prendre du temps.

Federico Pecoraro : On a beaucoup travaillé à la maison tout en restant en contact, en échangeant des idées, en se disant qu'on allait se retrouver et travailler cela ensemble. C'est un état de création permanent et d'échanges constants.

L'univers est homogène mais vous cherchez des couleurs, des rythmes et des émotions différentes.

F.J. : On est curieux et on écoute de tout. Il y a des morceaux qui sonnent comme de la trap, d'autres plus future bass music, inspirés de la scène londonienne. Pour nous, tout s'assemble, mais c'est clair que certains morceaux sont plus polarisés. Parfois, on avait envie d'ouvrir un peu, que le côté humain revienne. Il y a donc un peu d'esprit jazz qui remonte à la surface. Cela amène de la chaleur dans un univers parfois chirurgical et froid. Pour cela, on a invité Sylvain Debaisieux (saxophoniste et improvisateur, - ndlr) sur *Dunes*, par exemple.

Il y a d'autres invités, il me semble, sur 500 Gr. entre autres ?

M.M. : On s'est rendu compte que c'était assez brass. Alors, on a enregistré de vrais cuivres. On a profité du son et de l'espace d'une église pour cela.

F.J. : C'était une façon de rechercher de l'authenticité, d'obtenir un vrai grain.

Avez-vous demandé quelque chose de précis aux musiciens ?

F.J. : Au niveau de la musique, c'était très clair, puisqu'ils doubblaient une ligne de synthé. On a ensuite travaillé le mix. On a réfléchi pour savoir si on voulait quelque chose de brut. Que l'on reconnaisse l'instrument ou que, au contraire, ce soit plus "produit". On a joué l'entre-deux. On reconnaît, puis ça disparaît. Dans *Permanent*, il y a un cor et un tuba, ça ne se remarque peut-être pas car tout a été trafiqué, c'est très synthétique. On aimait la couleur de base mais dans l'équilibre du mix, il était plus approprié de transformer le son.

Avec les années, vous maîtrisez de plus en plus les sons. Dorian disait, au tout début de l'aventure, qu'il cherchait sans savoir où il allait et qu'il y avait une dose de hasard.

M.M. : Oh, il y a encore un peu de hasard. C'est important dans les sons. On s'en rend compte après les avoir joués. Il faut les réécouter après une partie de billard à bouchons par exemple (rires), écouter ce qu'on a enregistré et découvrir les sons comme si ce n'était pas nous qui jouions. On a parfois de bonnes surprises. Il faut aussi se laisser guider par le feeling.

F.P. : J'aime aussi faire des choses que je ne suis pas censé faire. Utiliser des pédales qui ne sont pas prévues pour certains amplis. Cela donne des choses uniques. C'est du hasard programmé.

C'est de la création en groupe que vous vous imposez ?

M.M. : C'est une façon de travailler volontaire. Si tout le monde n'y trouve pas son compte dans chaque chanson, ça ne marchera pas. On ne pourrait pas faire ça dans un groupe avec leader et sidemen. Cependant, l'un de nous amène parfois un thème qu'il faut absorber.

F.J. : Ce que j'aime dans le groupe c'est que l'on est super exigeant. On n'a pas peur d'abandonner des informations ou des idées.

On élaque, on cherche jusqu'à ce que ce soit vraiment bon. Cela prend du temps.

M.M. : Ça doit être épanouissant tout le temps. On veut tout améliorer tout le temps. Honnêtement, ce disque est là pour durer. Il a été pensé et travaillé sans concessions, il fallait qu'il nous plaise et que l'on puisse vivre avec longtemps. Cela donne aussi une direction dans notre manière de travailler pour la suite. On s'est posé beaucoup de questions au niveau de la production. Parfois, on s'éloignait de l'idée de base mais cela servait la musique. On a testé des choses. Et Rowan Van Hoef, notre ingé-son au Jet Studio, a eu un rôle hyper important aussi.

Combien de temps êtes-vous restés en studio ?

M.M. : Cinq jours. Mais on avait beaucoup travaillé en amont, la matière première était très élaborée. En studio, c'était enfin le moment d'entendre la musique avec un vrai son.

F.J. : Le studio a permis aussi d'utiliser encore autrement l'acoustique. Il y avait un vrai piano, un vibraphone, un marimba. J'avais amené d'autres guitares. On a enregistré tout ça, on a finalement gardé peu de choses, ou des petites touches, mais c'était important.

F.P. : Moi, j'ai pu jouer avec des vieux Roland Space Echo. Des delays sur une machine analogique, avec des bandes ! C'était dingue. On était là pendant cinq jours, pas pour boire des coups, mais pour bosser (rires) !

Les titres sont souvent empreints d'humour. Que se cache-t-il derrière 500 Gr, par exemple ?

F.J. : Ha... on y est (rires) ! C'est pour faire travailler l'imagination des auditeurs.

M.M. : C'est comme la valise de Tarantino, ça s'ouvre, tu ne vois pas ce qu'il y a dedans et tu ne le sauras jamais. *Charlier*, c'est plus clair. C'est inspiré du début d'un thème de la méthode Charlier pour trompette. C'est un nom de travail qui est resté longtemps et qu'on a gardé. Même si le morceau a beaucoup évolué.

Quant à Champi ?

F.J. : Champi était un sans-abri de Mons, connu de tout le monde. Il était complètement allumé. Tout le monde l'appelait Champi, alors que son nom était René. Il hurlait partout « *Champi ! Champi !* » et chantait *Take me to the next whisky bar* de Bertolt Brecht et Kurt Weill... On voulait lui rendre hommage, car c'était un personnage hors du commun et très attachant.

M.M. : Il y a une vidéo sur YouTube qui est touchante car on y voit le côté drôle et dégingué du personnage et aussi le côté réel et terrible de sa situation de SDF.

F.P. : J'avais enregistré des extraits avec mon téléphone quand il hurle « *Je ne m'appelle pas Champi !* » ou « *L'arrache totale !* ». Je les ai placés dans le loop, pour la blague, mais lors de la prod finale, on les a gardés et c'est puissant.

Et après la sortie de l'album ?

F.J. : On a une release en octobre au Beurs et puis... On ne peut pas rejouer dans des clubs habituels. Il faut une certaine infrastructure, un minimum d'espace. On travaille sur la lumière et la mise en scène. On sait qu'il faudra s'adapter aussi aux endroits plus petits, mais cela doit être un spectacle total.

ECHT!

Inwane

Sdban Records



©BAUDOIN WILLEMART

EP

no-codo

Tukan

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Tombé du nid juste avant l'été, le premier essai de Tukan explose les codes de la musique électronique grâce à de véritables instruments et un groove dément. De quoi s'envoler vers les sommets.

Révélé à la faveur d'une victoire en finale du Concours Circuit, Tukan est aujourd'hui un spécimen protégé : un oiseau rare pour celles et ceux qui recherchent l'ivresse sous la boule à facettes. Si l'électro débridée du quatuor bruxellois imprime désormais ses rythmes syncopés dans la jungle urbaine, il a pourtant fallu un moment avant d'apercevoir le bout du bec de Tukan. « *Nous sommes longtemps restés dans l'ombre*, confirme le bassiste Nathan Van Brande. *Avant de sortir un grand jour, nous avons pris le temps de peaufiner notre identité, de comprendre notre son pour prendre la bonne direction.* »

Il est vrai que l'itinéraire emprunté par le collectif déborde largement des options de base proposées par la plupart des systèmes de radioguidage. Difficile à géolocaliser, quasi inclassable, la proposition instrumentale du groupe belge fusionne les préceptes du jazz avec des idées piochées dans le grand grimoire des musiques électroniques. Très britannique dans sa façon de brouiller les pistes, Tukan entretient ainsi des affinités avec des enseignes comme Warp (LFO, Flying Lotus), Ninja Tune (The Herbaliser, Actress) ou Brownswood Recordings (Yussef Kamaal). Enregistré à la campagne, dans le cadre verdoyant du greenHouse Studio, le premier EP du quatuor est passé entre les mains de Jean Vansse, ingé-son connu pour ses collaborations avec Mélanie De Biasio ou Le Motel. Mixé par Rowan Van Hoef (ECHT!) et finalisé aux côtés de Frederik Dejongh (STUFF.), le disque enferme quatre morceaux, dont le single *Imago*. « *Il s'agit du dernier stade de l'évolution d'un insecte*, indique le claviériste Sam Marie. *Du cocon à l'état larvaire en passant par l'envol final, ce processus résume bien la dimension évolutive de notre musique.* » Directement connectés à la vie sauvage, des titres comme *La Brousse* ou *Boréal* soulignent par ailleurs la vraie nature du projet. Sous ses atours électroniques, la formule imaginée par Tukan tient en effet à la coexistence de véritables instruments : une symbiose guitare-basse-batterie-claviers qui s'invite sur le dancefloor sans détours informatiques ni séquenceurs analogiques. C'est beau le progrès !



ambient

dream

©PIETER KERS

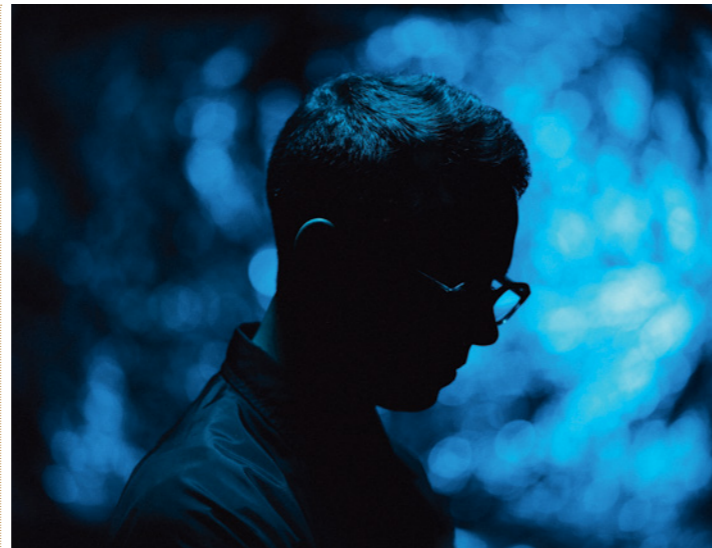
SKY H1

TEXTE : SERGE COOSEMANS

Productrice et performeuse, la Bruxelloise a beau se dire influencée par le rap français, la drum & bass, la bande originale de Twin Peaks et la musique classique jouée par son grand-père, on ne trouve plus aucune trace évidente de ces influences dans son travail. Autant dire qu'elles ont été fort bien digérées dans cet ambient (au sens large) personnel et mélodique, parfois pop, parfois expérimental, toujours très moderne.

C'est en 2014 que la jeune femme commence à chipter des logiciels musicaux sur son ordinateur, «plutôt comme un défi, histoire de voir combien de temps ça me prendrait d'apprendre à produire de la musique». De son propre aveu, elle ne s'en sentait pas forcément capable et ce n'est qu'après avoir reçu beaucoup d'encouragements en réponse à des morceaux postés online que l'ambition a été considérablement revue à la hausse. Les choses s'enchaînent alors à une vitesse dingue : sorties sur des labels internationaux, premier EP fort remarqué, collaborations diverses, prestations live et DJ souvent loin de Bruxelles... SKY H1 devient une figure d'un certain renouveau "ambient", même si sa musique dépasse les recettes et les formules. «Je pense que le souvenir qui définit au mieux mes goûts

et que j'estime toujours très important, c'est avoir vu Roni Size et Rezz (avec DJ Die et Leonie Laws) à la télévision. Leur musique ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà entendu et sonnait vraiment super futuriste. J'ai ensuite commencé à écouter de la drum & bass et c'est quelque chose qui définit toujours beaucoup mes goûts actuels.» Un esprit plus qu'une formule, la musique de SKY H1 sonorise autant les dancefloors que les galeries d'art. Enfin, pas trop cette année : «Le Covid a fait que j'ai passé plus de temps en studio et collaboré avec plein de gens. Ça a donné beaucoup de nouvelles idées. Là, les performances devraient reprendre et je travaille sur deux collaborations visuelles avec les artistes Margarita Maximova et Mika Oki. En novembre, je sors aussi un album, ainsi qu'une bande originale de film.»



space

ambient-néo-classique

©JEREMY ADONIS

Augustin Fievet

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

En quelques notes de piano et de multiples ressources synthétiques, le compositeur namurois défie les lois de la gravité sur un disque spacieux et éthéré à souhait.

Originaire d'un petit village planté aux abords de l'Abbaye de Maredsous, le compositeur Augustin Fievet s'est initié à la musique pour tromper l'ennui. «Dans ma campagne, il n'y avait strictement rien de cool à faire, explique-t-il. Alors, je me suis mis à la basse. Le problème, c'est qu'il n'y avait personne avec qui jouer...» Le jeune homme s'invente alors de la compagnie au contact d'un ordi. «J'utilisais un logiciel pour créer des sons avec lesquels interagir. J'étais nuit et jour devant mon écran.» Pour sauver sa vue et changer un peu de vie, l'artiste s'évade ensuite derrière un piano. Au même moment, il découvre le travail de Superpoze, pianiste et producteur français aperçu aux côtés de Nekfeu ou Lomepal. «C'est la première fois que j'entendais des compos électroniques traversées par autant d'émotions.» Secoué par cette révélation, le Belge envisage lui aussi d'émettre quelques signaux analogiques à l'aide d'un synthétiseur modulaire.

Toutes les explorations instrumentales d'Augustin Fievet façonnent aujourd'hui les contours de *Lens Flare for the Dead Astronaut*, un disque aux vertus cosmiques et apaisantes. Quelque part entre la musique ambient et une esthétique néo-classique, le compositeur suspend le temps via des mélodies délicieusement éthérées. Chez lui, il y a beaucoup d'amour pour Debussy, Chopin ou Erik Satie, mais aussi des liens évidents avec des œuvres signées Max Richter, Hauschka ou Nico Muhly. «Avant l'enregistrement, je me suis immergé dans le scénario d'*Ad Astra*, révèle le multi-instrumentiste. C'est un super film de science-fiction avec Brad Pitt dans le rôle principal. L'action se déroule dans l'espace : un décor qui cadre bien avec mon univers musical, mais aussi avec ma personnalité un peu... lunaire.» La tête dans les étoiles, les pieds sur terre, l'artiste explore des galaxies hybrides et ultra-contemplatives. À savourer les yeux fermés, l'esprit en apesanteur. Effets garantis.



trio-khoops

spectacle

©LESLIE ARTAMONOV

L'Ombre de Saint-Saëns

TEXTE : STÉPHANE RENARD

Mélangant théâtre d'ombre et magie, musique et comédie, *L'Ombre de Saint-Saëns*, mis en scène par Sybille Wilson et présenté aux Festivals de Wallonie, célèbre le centenaire du compositeur bourlingueur. Avec le Trio Kheops à la barre d'un répertoire à (re)découvrir.

À force d'associer sans cesse son nom à son *Carnaval des animaux*, pièce légère et satyrique, on finirait par oublier que Camille Saint-Saëns (1835-1921) composa bien d'autres œuvres au cours d'une vie plutôt mouvementée. Pianiste virtuose et organiste, Saint-Saëns fut en effet aussi un sacré globe-trotter, qui connut une gloire immense de son vivant. En cette année 2021, la commémoration du centenaire de sa mort est l'occasion, dans le cadre des Festivals de Wallonie, d'une étonnante création, *L'Ombre de Saint-Saëns*. Celle-ci mêle avec humour la musique, le texte, le théâtre et la magie. Une production à multiples facettes, qui colle parfaitement à

l'image d'une personnalité facétieuse et pas toujours commode. Pour nous en parler, Marie Hallynck, violoncelliste de l'ensemble Kheops, en formation réduite ici au trio, avec Tatiana Samouil (violon) et Muhiddin Dürrüoglo (piano et arrangements).

Avant d'évoquer le compositeur, quelques mots sur cette coproduction des Festivals de Wallonie et de la Compagnie l'Orpiment ? C'est une manière originale de populariser la musique classique...

Marie Hallynck : Oui, c'est vraiment un spectacle complet, mais je ne veux pas trop le déflorer car il est plein de surprises ! Il a été conçu et magnifiquement mis en scène par la franco-britannique Sybille Wilson. Le texte reprend uniquement des écrits de Saint-Saëns, qui avait la plume tout aussi féconde, et a été mis en forme par l'écrivain Sylvain Coher qui en assure la cohérence. Il est porté par le comédien belge Thierry Hellin, truculent en Saint-Saëns, et par l'incroyable "ombromane" français Philippe Beau. Cet étonnant magicien donne à ce rendez-vous musico-théâtral une dimension tout à fait onirique. Quant à notre trio, il est évidemment partie prenante de cette scénographie qui met vraiment en relief la musique de Saint-Saëns.

Apparemment, vous avez été vous-même surprise par l'ampleur de son répertoire ?

Absolument. En préparant le programme, nous nous sommes rendus compte que, même en tant que musiciens, on méconnaît complètement sa musique. Il a énormément composé. On lui doit une douzaine d'opéras mais aussi beaucoup de musique instrumentale. Nous avons fait le choix de proposer un aperçu aussi large que possible, en l'adaptant à notre trio quand c'était nécessaire. Mon mari pianiste, Muhiddin Dürrüoglo, a réalisé pas mal d'arrangements. Je pense notamment à la *Danse macabre* ainsi qu'au *Carnaval des animaux* qu'il était impossible d'ignorer. Mais nous jouons aussi des extraits de son superbe *Trio n°2*.

Il y aura également de vraies découvertes ?

En tout cas des pièces peu connues et pourtant formidables. Nous les avons glissées pour montrer toute la créativité de Saint-Saëns. Je pense ainsi à sa *Suite pour violoncelle et piano opus 16* mais aussi à deux morceaux pour piano seul, *Antwort*, qui est une étonnante improvisation, et *Souvenir d'Ismailia*, une œuvre virtuose écrite sur un thème ottoman, qui nous rappelle que Saint-Saëns fut un sacré bourlingueur. Et un touche-à-tout... On lui doit la première composition originale de l'histoire du cinéma. Nous en jouerons bien sûr un arrangement. C'est donc un programme très contrasté, parce que nous l'avons souhaité à l'image de l'homme qu'il était, un sacré personnage.

Si vous deviez faire son portrait ?

Un grand voyageur qui avait assurément besoin de s'évader sans cesse et dont la musique reflète étroitement sa nature profonde, qui était très complexe. D'après ce que j'ai lu, j'ai l'impression qu'il avait à la fois les pieds sur terre et la tête dans les nuages. Mais je ne voudrais surtout pas faire de la psychanalyse à deux sous... Sa musique parle d'elle-même !



© VINCENT CALMEL

Stéphanie Blanchoud

TEXTE : LUC LORFEVRE

Un troisième album aux sonorités pop, une tournée et bientôt un long métrage d'Ursula Meier dont elle cosigne le scénario et dans lequel elle a Benjamin Biolay pour partenaire... La rentrée est chargée pour la comédienne, chanteuse et auteure belgo-suisse qui ne cesse d'élargir son terrain de jeu.

« **C**et album, je l'ai fait pour la scène », nous dit Stéphanie Blanchoud. Nous sommes installés à la terrasse d'un bar gentrifié de Saint-Gilles, à quelques centaines de mètres de chez elle. Elle a commandé un cappuccino qu'elle boit à petites gorgées. Cheveux courts, regard qui ne fuit jamais, réponses mesurées, verbe assuré... Si Stéphanie Blanchoud pratique avec grâce l'art de l'esquive lorsqu'elle s'entraîne à la boxe, passion qui remonte bien avant *Je suis un poids plume*, seul-e en scène qu'elle a créé en 2017 au théâtre des Martyrs, dans l'exercice de l'interview, elle choisit d'avancer à découvert. Même si elle avoue parfois douter, voilà une femme qui sait où elle va et ce qu'elle veut.

Dans un monde sans Covid, son troisième album *Ritournelle* aurait dû sortir en 2020. « *Tout était déjà prêt fin 2019, j'étais impatiente de le présenter en live l'année dernière et puis il y a eu le coup d'arrêt lié à la pandémie et le planning a été chamboulé.* » En cette rentrée automnale, les planètes s'alignent enfin. Annoncé par les singles *Deux Mille Vingt* et *Rendez-Vous*, *Ritournelle* voit le jour et les concerts suivent, à son grand bonheur. Après *Insomnies* (2009) et *Les Beaux Jours* (2015), *Ritournelle* dévoile des velléités pop qu'on ne soupçonnait pas chez la jeune femme née à Uccle d'une maman belge et d'un papa suisse romand. « *Un album, c'est comme un nouveau spectacle ou un nouveau film. On ne repart pas forcément d'une page blanche mais on a forcément d'autres envies. Je ne sais pas si j'ai une identité musicale. Mais pour moi, le parcours que je mène a du sens. Pour Ritournelle, je souhaitais m'éloigner des couleurs folk de mes disques précédents. J'ai eu envie de me laisser porter par des sonorités pop, des arrangements plus riches et plus chaleureux. Je voulais davantage d'instruments, j'avais envie de cuivres, d'un peu d'électro aussi.* »

Dans sa bulle

Pour *Ritournelle*, Stéphanie Blanchoud s'est entourée de Pieter Van Dessel, claviériste/multi-instrumentiste du groupe flamand Marble Sounds et de l'ingénieure du son Géraldine Capart (Dominique A, Miossec). « *Si j'ai été bercée par la chanson française dans mon enfance, j'ai plutôt tendance à m'entourer de musiciens qui baignent dans une culture anglo-saxonne. J'ai fait écouter à Pieter des morceaux d'artistes dont j'apprécie l'univers: Kate Tempest, Beirut, Patrick Watson, mon ami Peter Von Poehl... De son côté, Pieter m'a aussi fait partager ses propres influences. Les chansons de Ritournelle ont été écrites sur différentes périodes. Ce qui les relie? Ma voix certainement. Et les arrangements. Ils apportent la cohérence au disque et donnent une idée de ce que je veux présenter sur scène. L'équipe qui a fait ce disque sera celle qui m'accompagnera en live. Je ne veux plus me limiter à une formule guitare/voix comme je le faisais à l'époque de Les Beaux Jours.* »

Pour qualifier son parcours musical qu'elle a toujours mené en parallèle à celui de comédienne, Stéphanie Blanchoud utilise le mot "artisanal". « *Je dépends d'une petite structure de booking-management (art-i où on trouve aussi CélénaSophia, RIVE ou Yew, ndr). Il y a de l'envie mais peu de moyens. Ce disque, c'est du travail "maison", en "famille", ça s'est fait de manière fragmentée. Je pense déjà au suivant, je rêve aussi de décrocher une signature en France pour avoir plus de dates en live.* » Quand on l'interroge sur l'écriture, activité qui s'impose comme trait d'union entre toutes les disciplines artistiques qu'elle pratique, c'est le terme "bulle" qui revient dans la conversation. « *L'écriture, c'est une bulle. Quand j'écris, je me retrouve dans mon propre espace, un espace où je me sens bien, même lorsque que je suis en quête d'inspiration. Je me sens protégée quand je suis dans cette phase, que ce soit pour le théâtre ou pour une chanson. C'est quelque chose de très confortable.* »

Prix du diction

Après avoir songé à des études de médecine, Stéphanie Blanchoud opte pour la philologie romane à Paris, tout en étant reçue au cours Florent. Revenue à Bruxelles, c'est déjà l'amour du mot qui la guide vers le Conservatoire royal de Bruxelles où elle décroche le Premier Prix d'Art Dramatique et de Déclamation en 2003. Elle en-

chaîne alors les rôles au théâtre tout en affirmant son style personnel comme auteure. Stéphanie crée son premier spectacle *J'aurais voulu le dire* en 2004. Suivront *Dans tes bras* (2006), *T'appartenir* (2009), *Timing* (2011)... À l'écran, si elle est nommée aux Magritte dans la catégorie Meilleur Espoir pour son rôle bouleversant dans *La Régate* (2009) de Bernard Bellefroid, c'est bien sûr avec les deux saisons de la série RTBF *Ennemi Public* (2016 et 2019) qu'elle franchit un cap. Elle découvre le concept de notoriété, on la reconnaît quand elle fait ses courses au Parvis de Saint-Gilles, elle apprend à creuser au plus profond d'un personnage et approfondit son expérience des plateaux. Les propositions de tournage s'accroissent, mais Stéphanie Blanchoud se réfugie encore volontiers dans sa "bulle" d'écriture et n'oublie pas la musique. « *Écrire, jouer, chanter... C'est cliché de dire ça, mais toutes ces disciplines se complètent. En concert, j'ai l'impression de me mettre encore davantage à nu qu'au théâtre ou au cinéma où on a l'avantage de répéter plus.* » Et dans les textes de ses chansons? « *C'est toujours personnel. Même si j'ai l'impression d'avoir travaillé moins dans la mélancolie sur cet album, mes chansons touchent toujours à l'intime. Je ne suis pas une chanteuse engagée. Sur Ritournelle, le seul texte à message est Pays aux mille couleurs.* » *Pays aux mille couleurs* est un hommage au Cap-Vert, cette république insulaire africaine que Stéphanie Blanchoud a découverte en acceptant de parrainer des missions pour l'ONG suisse Les Enfants du Monde. « *C'était important pour moi d'évoquer dans cet album ce pays pour lequel j'ai eu un véritable coup de cœur. Dans ce titre, j'ai mis de l'espoir et des sonorités lumineuses, car c'est exactement ce que le Cap-Vert m'inspire. J'y ai aussi écrit le morceau Des Vies.* » La vie, la sienne, colle à ce nouveau répertoire. Sur son nouveau disque, il est ainsi question de son fils (Ferdinand) et de résilience (*Reste Encore*, *Ritournelle*). D'une expérience personnelle, elle arrive aussi à décrire ce que nous avons ressenti pendant la pandémie avec *Deux Mille Vingt*, poignante ballade rock épurée qu'elle chante en duo avec Pieter Van Dessel. « *J'ai été fascinée par ces artistes qui donnaient rendez-vous au public via les réseaux sociaux pour partager de nouvelles chansons. De mon côté, je me sentais incapable de créer, c'était même difficile de me plonger dans un livre. Cette chanson évoque ce qui m'a fait le plus souffrir pendant la pandémie, à savoir le manque de liens physiques avec mes proches. C'était plus difficile de voir mon père que de ne pas le voir. Ce fut particulièrement pénible.* »

Initiales B.B.

En 2015, Stéphanie Blanchoud avait marqué les esprits avec *Décor*, un duo avec Daan. Réalisé par Ursula Meier, le clip mettait en scène Stéphanie et Daan sur un ring dans une confrontation qui tenait davantage de la chorégraphie langoureuse que du combat. Elle en robe de soirée. Lui, en dandy mal rasé. C'est la même Ursula Meier qui a réalisé *La Ligne*, sur un scénario qu'elle cosigne avec Stéphanie Blanchoud. Dans ce film attendu pour début 2022, Stéphanie y interprète Margaret, une femme de 35 ans « *au lourd passé marqué par des comportements violents* » à en croire AlloCiné. Son "ex" est joué par Benjamin Biolay. « *Il est musicien dans le film et moi je chante. On a fait un titre ensemble. Benjamin a partagé sur sa page Facebook une photo de nous sur le tournage où nous faisons de la musique. J'aimerais beaucoup encore travailler avec lui, pourquoi pas sur un futur album, mais il a une grosse tournée qui l'attend et sans doute plein d'autres projets.* » Quand nous vous disions que Stéphanie sait où elle va et ce qu'elle veut...

Stéphanie Blanchoud *Ritournelle*

art-1 / Poppins Productions





Les Nuits Botanique

Il faudra un Covid Safe Ticket pour assister aux Nuits cette année. Rendez-vous est pris du 8 au 28 septembre!

© BERT SAVELS

Albums, concerts, festivals : indigestion à la rentrée ?

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

La rentrée est là pour nombre d'acteurs culturels. Musiciens, labels, salles de concerts, centres culturels pourraient reprendre «comme avant». À l'heure où nous écrivons ces lignes, des festivals comme Esperanzah! ou Ronquières ont testé le Covid Safe Ticket, ce qui augurerait un retour à la normale pour le secteur culturel. Comment les différents opérateurs se positionnent-ils? Appréhendent-ils cette période qui risque d'être surchargée? Le public impacté par la crise du Covid va-t-il répondre présent ou sera-t-il noyé dans ce redémarrage XXL? On tente d'y voir plus clair avec quelques représentants du secteur naviguant à vue en cette période encore incertaine.

«**N**ous n'avons jamais arrêté de croire que les concerts pourraient se faire... On a toujours tenu les fauves pour pouvoir les lâcher au moment où les choses seront plus sereines», rassure Paul-Henri Wauters, directeur général du Botanique. Festival incontournable et pilier culturel dans le paysage musical, les Nuits Botanique auront bien lieu du 8 au 28 septembre. Mais dans quelles conditions? «Nous avons un festival un peu complexe, précise son directeur, puisqu'il combine de l'indoor et de l'outdoor. Même avec des capteurs de CO2, je ne suis pas sûr que nous pourrions assimiler nos 2 salles (La Rotonde et l'Orangerie). En temps normal, on accueille 2.500 personnes par soir. Nous demanderons un Covid Safe Ticket mais on attend le prochain Codeco (comité de concertation fédéral) pour les dernières mesures...»

Pour Didier Gosset, représentant de la Fédération des Festivals de Musique Wallonie-Bruxelles (FFMWB), s'il y a un embouteillage ce ne sera pas dans les festivals... Autant en 2020, pris au dépourvu, ils ont été annulés et reportés, autant en 2021, les affiches de ces festivals ont été bookées dans des conditions similaires à 2019. «Pas mal de festivals ont eu lieu dans des versions modifiées comme par exemple Ronquières à la mi-août avec 80% de son affiche. Donc l'embouteillage en matière de festival il est déjà à moitié résorbé, il y aura encore un impact en 2022 mais pas plus loin que cela.»

Pour Paul-Henri Wauters l'embouteillage n'est pas nécessairement une fatalité: «En septembre 2020 on nous avait annoncé un effet "bottleneck" ou entonnoir, il n'a pas eu lieu en partie à cause de la 2^e vague. On va certainement subir dans tous les cas une économie compliquée, nous n'aurons pas tout de suite les pleines capacités de nos salles. Nous ne devons pas freiner nos propositions artistiques par peur que le public ne soit pas encore prêt à venir. C'est parce que nous allons amorcer ce retour aux concerts, par une proposition dense et riche, que le public va revenir». Le Botanique propose environ 650 spectacles par an et son directeur n'envisage pas d'en programmer 850 pour rattraper un éventuel retard... La limitation de la jauge va perdurer dans les mois à venir et impacter les salles de concerts. Pour Didier Gosset, il y a 2 cas de figures: «La culture subsidiée, c'est-à-dire les centres culturels, a pu thésauriser pendant la crise. Mais à côté d'eux, les opérateurs privés ont perdu beaucoup d'argent et vont avoir des obligations de rentabilité c'est-à-dire booker des artistes susceptibles de remplir leur salle au quart de tour!».

Didier Gosset - FFMWB

«Actuellement les jauges d'accueil ne sont pas à leurs capacités maximales (...) certaines tournées vont devoir être postposées car elles ne pourront pas être rentables.»

Dans d'autres centres culturels, on ne parle pas de la programmation de cet automne, encore incertaine. Joris Oster, directeur-animateur du Centre culturel de Braine-le-Comte, gère une salle de 700 personnes. Son Centre s'est associé à la Verrerie, un lieu plus cosy, pouvant accueillir 150 personnes. «Nous avons rattrapé notre retard en organisant des concerts à l'extérieur ou à la Verrerie pendant l'été. Le problème des jauges c'est d'avoir la place suffisante pour respecter la distanciation sociale. Par exemple quand on a fait la Fête de la Musique en extérieur, on a pu mettre 400 personnes sur 15 ares dans le respect du protocole du mois de juin... alors que cette surface pourrait accueillir 2.000 personnes en temps normal». Pour Joris Oster, remplir des salles à 80% est une jauge difficile à tenir tout en respectant les bulles et la distanciation sociale.

Le centre culturel s'est équipé d'un dôme modulable avec une scène leur permettant de faire des événements en last minute et en extérieur. «On a de la flexibilité en termes d'organisation en extérieur en raison des conditions météorologiques. On sait que beaucoup d'artistes ont abondamment produit pendant le confinement et nous ferons donc beaucoup de release parties, pour des labels et des artistes, comme celle du musicien post-rock Hansel à la rentrée.»

Pour Nathalie Delattre, programmatrice à l'Eden de Charleroi, l'objectif premier est de donner la priorité aux artistes dont les concerts ont été annulés à cause du confinement. L'automne sera effectivement bien chargé car les spectacles à reprogrammer concernent également le théâtre. «Nous ne sommes pas du tout enthousiastes envers le Covid Safe Ticket parce que cela va à l'encontre de la politique d'un centre culturel qui prône la culture pour tous et veut faciliter son accès à un maximum de gens. Si nous devons le faire pour certains concerts, on le fera mais ce ne sera pas de gaieté de cœur... Sinon nous organiserons des concerts de petite taille dans le respect des distanciations sociales entre les bulles.» Pendant le confinement, l'Eden a fait de la culture "autrement" allant vers le public puisque que celui-ci ne pouvait plus se rendre dans sa salle. «Nous sommes allés vers les personnes âgées, les personnes avec un handicap, des jeunes sous protection juridique. On a aussi amené des artistes dans les cours d'école et cela va continuer à la rentrée», ajoute Nathalie Delattre.

Paul-Henri Wauters - Botanique

«On va certainement subir une économie compliquée, nous n'aurons pas tout de suite les pleines capacités de nos salles.»

Quid des majors et des labels "indés"?

Contrairement au secteur du live et notamment aux salles non subventionnées, les maisons de disques n'ont pas été impactées à 100%, la grande majorité d'entre elles a continué à travailler et à faire des sorties physiques et digitales. En témoigne la réponse d'Universal à notre demande d'interview: «Pour nous la musique ne s'est jamais arrêtée...». On imagine que les majors ont toutefois retenu les sorties les plus attendues et très fortement liées aux tournées et aux campagnes de promotion. Pour Didier Gosset: «Là, l'embouteillage est réel! Il est de surcroît amplifié par l'augmentation de la production musicale suite au confinement. Les sorties d'albums étant intrinsèquement liées au secteur du live, on va se retrouver avec un problème d'engorgement dans les salles parce qu'actuellement les jauges d'accueil ne sont pas à leurs capacités maximales. Du coup, certaines tournées vont devoir être postposées car elles ne pourront pas être rentables. Il en sera vraisemblablement de même pour les sorties, pas spécialement du côté belge, mais pour un groupe dont la tournée traverse habituellement 15 pays européens, c'est impossible à organiser pour le moment.» Une aubaine pour les artistes belges? Effectivement, puisque que l'on ne va pas pouvoir accueillir les artistes anglo-saxons avant un bout de temps. On remarque déjà une tendance à l'affiche 100% belge dans certains festivals comme les Belgofolies par exemple. «Il y a eu une course aux artistes belges, ajoute le représentant du FFMWB, pour des raisons évidentes et cela a une influence sur l'augmentation de leurs cachets par rapport à 2019 à cause de cet effet de concentration.»

Quid du côté des labels de taille plus modeste? Didier Gosset est aussi patron de Black Basset Records, friand de musique



Julien Tassin – Bogond Moondancer

Sorti en 2020, Moondancer de Julien Tassin n'avait pas pu rencontrer son public. L'artiste relance la promo avec un making-of vidéo et deux nouveaux titres à découvrir.

alternative : « Dans mon cas, j'ai encore pas mal de groupes qui tournent avec les reports de concerts de 2020-2021. En ce qui concerne les nouvelles sorties, nous allons prendre notre temps et attendre 2022. Espérer sortir un album maintenant en faisant un booking de dernière minute, c'était jouable il y a deux ans mais cela ne sera plus possible dans les 3 ou 4 ans à venir. »

Cédric Hustinx – Cypres Records

« Les artistes émergents risquent bien de passer à la trappe car les salles vont avoir envie de renouer avec un public large et elles ont des impératifs financiers. »

Pour Cédric Hustinx, à la tête de Cypres Records, un label de musique classique, le confinement a été profitable pour les enregistrements mais lui aussi a retenu ses sorties discographiques au vu de l'absence de concerts. Il craint également une réouverture des salles et une offre de concerts qui va sursolliciter le consommateur de culture habituel : « Si je regarde mon agenda, l'automne est complètement full, il y a des concerts intéressants tout le temps ! On a peur de cet engorgement mais nous avons nos impératifs... Je priorise ce qui est déjà prévu et je maintiens la sortie quand j'ai un partenariat avec une salle. » Dans cette précipitation et cette multiplication de l'offre musicale, il semblerait que ce soit les musiciens plus en devenir qui paient les frais de ces réouvertures massives : « Les artistes émergents risquent bien de passer à la trappe car les salles qui ont annulé une année

de programmation vont avoir envie de renouer avec un public large, elles ont des impératifs financiers et vont plutôt privilégier les têtes d'affiche et le mainstream... D'ailleurs, quand j'approche des programmeurs avec des nouveaux contenus, leur agenda est complètement fermé pendant presque deux ans ! »

Et cette logique ne concerne pas que la musique classique comme le confirme Didier Gosset : « Les grands perdants vont être les groupes en développement qui représentent des risques pour nombre de salles qui ne peuvent pas perdre de l'argent surtout si elles ne sont pas subsidiées. »

Chez Igloo Records, comme le confirme Anna De Vaufléury, les sorties d'albums de jazz ne se sont pas interrompues. « Au mois de septembre nous avons deux sorties, notamment le trompettiste Thomas Champagne qui a sorti son album en juin et jouera à Flagey. Nous avons décalé les tournées et même s'il y a un risque d'embouteillage, nous avons essayé de garder le rythme. Nous avons eu la chance d'avoir pas mal de soutien au niveau de la radio et de la presse écrite. Donc grâce aux relais médias, les gens répondront certainement présents lorsque ces artistes seront en concert. On fonctionne en deux temps de promotion. »

Certains artistes trouvent des parades pour refaire parler d'eux, même si leur album est sorti en 2020. Julien Tassin fort de Moondancer, un album 8 titres paru en novembre dernier, a fait un petit making-of sur le web et a ressorti deux nouveaux titres pour relancer la promotion de son album.

Resto la grande inconnue, la présence du public...

« Les places ne se vendent pas comme d'habitude, le public est plus frileux et hésitant car il est dans l'incertitude et la peur d'être contaminé », souligne Paul-Henri Wauters. Tant en termes de crise sanitaire que de pouvoir d'achat, de nombreux citoyens ont bien sûr été impactés durant cette période et le budget consacré aux places de concerts et aux festivals risque d'en pâtir, les conditions sanitaires d'accueil dans les salles feront aussi la différence... Et le directeur du Botanique de conclure : « Si nous réussissons les Nuits Botanique dans ce contexte-là, on participe à une réouverture solide et sérieuse pour la suite. » Wait and see... En attendant, on croise tout ce qu'on peut !

In Situ

La Verrerie

TEXTE ET IMAGES : NICOLAS ALSTEEN

Vestige d'une industrie wallonne florissante, La Verrerie de Braine-le-Comte se tourne vers l'avenir avec de nouvelles intentions : concerts, expos et autres



La Verrerie, un ancien site industriel brainois qui produisait des verres à boire.

« À une époque, c'était une société prospère. Dans les années 1950, il y avait plus de 400 ouvriers sur ce site », raconte Olivier Bette. L'actuel propriétaire connaît bien l'histoire des lieux. « Les affaires ont commencé en 1905 avec la production de verres et de gobelets, puis il y a eu des vases, des cendriers et des flûtes à champagne. L'entreprise collaborait même avec la Cristallerie du Val-Saint-Lambert. Mais au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, les activités ont décliné. En 1975, La Verrerie de Braine-le-Comte a déposé son bilan. Moi, j'avais 10 ans. » Le petit garçon d'alors est aujourd'hui le principal occupant des bâtiments. « À l'origine, je les ai achetés avec l'intention d'ouvrir un garage pour voitures de collection. J'ai toujours bossé dans l'automobile. C'est ma passion. J'avais une société spécialisée dans les petites réparations que j'ai vendue en 2013. Avec les bénéfices, j'ai acquis cet endroit. Avant d'entamer les travaux de rénovation, j'ai organisé une fête en vue de casser les murs dans la joie et la bonne humeur. » Initialement prévue le temps d'une soirée, la bamboche s'étale finalement sur plusieurs jours. « C'était une bringue incroyable, assure Olivier Bette avec des étoiles dans les yeux. Cet épisode a totalement changé mon rapport à La Verrerie et à sa future affectation. J'y ai vu l'occasion d'organiser des manifestations culturelles. » Située à 35 mètres de la gare de Braine-le-Comte et à 35 kilomètres de Bruxelles, Mons ou Charleroi, La Verrerie est désormais le rendez-vous de mélomanes curieux et d'un public en quête d'expériences artistiques. « Nous avons créé une asbl pour présenter des concerts mais aussi des pièces de théâtre, du stand-up et des

performances artistiques offrent en effet matières à repenser les lieux. Avec l'art et la manière.



La salle du rez peut accueillir (en temps normal) 250 personnes et le théâtre à l'étage entre 40 et 200.

expos », indique Olivier Bette. À l'intérieur de la bâtisse en briques rouges, les styles et les époques se croisent : gradins sixties avec sièges orange assortis, poêle à bois, lustres en cristal période Empire, chaises de café ou canapés élimés habillent les lieux. « Ce sont des objets chinés ou récupérés à gauche et à droite. » Au-delà de sa décoration atypique, le bâtiment se découpe en deux espaces spécifiques. « Au rez-de-chaussée, la salle de 250 personnes se prête bien aux performances électrifiées. À l'étage, l'ambiance se veut plus feutrée. » Tapisseries et abat-jours esquissent en effet une atmosphère tamisée, parfaitement adaptée aux prestations acoustiques. Dehors, un jardin offre un écrin de verdure à l'ancien site industriel. « Pendant le confinement, c'était l'emplacement idéal pour accueillir les gens dans le respect des règles sanitaires. » La polyvalence des lieux est même à l'origine d'un rapprochement avec le Centre Culturel de Braine-le-Comte et son directeur Joris Oster. « Nous affichons complet avec des groupes comme Hooverphonic ou Girls in Hawaii, confie ce dernier. Mais avec des artistes émergents, il nous arrive d'être à 70 dans une salle de 700 places. C'est moche. En revanche, à La Verrerie, la même jauge a fière allure. Nous avons donc décidé de travailler ensemble. » Une étroite collaboration qui n'écarte par ailleurs aucun style musical. « Nous sommes aussi à l'aise avec un concert de rock indépendant qu'avec une performance de viole de gambe, assure Olivier Bette. Tous les projets sont les bienvenus à l'exception des groupes de reprise. C'est le seul créneau que nous refusons d'appuyer. Parce que notre objectif premier est de soutenir la création artistique. » Bonne attitude !



© DR

Le vinyle en crise

TEXTE : DIDIER STIERS

Ces derniers mois, les pages Facebook de plusieurs artistes se sont remplies de posts annonçant du retard dans la production du nouvel album en version vinyle. Alors que ces dernières années, les ventes de ce support reprenaient des couleurs, voilà donc qu'une crise inattendue semble frapper le secteur musical.

Le petit dernier de La Jungle a bien fini par arriver, notez... «Après je ne sais pas combien de coups de fil et d'échanges de mails avec plusieurs interlocuteurs dans la boîte de message, on s'est retrouvés disposant de nos vinyles avec cinq semaines de retard», raconte Rémy, le batteur. Chez Exag' Records, on a dû se dépatouiller avec de nouveaux délais imposés pour la sortie des deux bootlegs de King Gizzard & The Lizard Wizard. Greg Noël : «On a passé la commande pour le live à Bruxelles et la "double démo" le 4 janvier. Et ça n'est arrivé ici que six mois plus tard ! Sur une production pour laquelle on est aux alentours de 12 semaines, on avoisine maintenant les 20 semaines, c'est de la folie !» Tellement qu'il se dit que le prochain Unik Ubik, prêt depuis des mois, ne verra finalement pas le jour comme prévu. Sortie reportée aux calendes grecques ! Quant aux Bruxellois de La Muerte, ils espéraient pouvoir toucher en juin le coffret marquant les (quasi) 30 ans de Raw, mais ce live enregistré à la Luna et sorti en CD uniquement ne leur arrivera finalement pas avant... décembre ! «C'est un peu pénible, réagit Didier Moens, parce que tout le reste est là. Le bouquin est arrivé, la boîte est en fin de production parce qu'ils ont attendu sachant que le vinyle n'avancait pas...» Frustration, amertume, fatalisme. «C'est aussi des mois de boulot ! L'idée avait germé il y a très longtemps. Mais on était en 94, il ne fallait plus parler de vinyle à un label. J'ai toujours été frustré par l'objet en lui-même, le bouquin... C'est très petit, il faut une loupe pour regarder les photos, lire les textes. Là, c'était l'occasion, d'autant qu'on n'avait rien à foutre, on n'allait pas jouer cette année. On a enregistré un album mais pour le reste, stand-by total. C'était donc l'occasion ou jamais de s'occuper de Raw...»

Tout le monde n'est pourtant pas logé à la même enseigne, on s'en doute. «Les usines essuient du retard, note Greg Noël, mais ce sont les plus gros clients qu'elles vont satisfaire en premier.» Les majors ? «Et les plus gros indépendants. [PIAS], c'est quand même énorme et leurs commandes passeront avant les nôtres, c'est évident ! Aujourd'hui, ces gros clients-là arrivent à privatiser des machines, ils s'en réservent un certain nombre sur une même ligne de production et ils arrivent encore à négocier des délais assez confortables. Nous, les petits, on se retrouve en bout de file !» Didier Moens l'admet : les majors ont des arguments irrésistibles. Mais n'empêche : «Si tu prends le dernier Nick Cave, il est sorti en vinyle cinq mois après le CD. Un "big truc" peut donc aussi avoir des soucis à se faire. En même temps, depuis que je fais de la musique, ça a toujours été comme ça. Avec La Muerte, on était chez EMI pour le pressing, parce qu'ils avaient une usine qui devait tourner, mais s'il y avait un Pink Floyd qui arrivait, toutes les usines étaient bookées et toi, tu attendais !»

Inattendu, cotto criso ?

Pas forcément surprenante, se dit-on en creusant un peu parmi les raisons, multiples il va sans dire. Comme l'évoque Rémy de La Jungle, il suffit effectivement qu'une major commande des dizaines de milliers d'exemplaires d'un album qu'on réédite pour la énième fois à l'occasion du énième anniversaire de sa sortie pour mettre les presseurs dans la mouise... À ce passage en force des gros clients s'ajoute par exemple le manque de matière première. Le duo avait envisagé un disque bleu : «La raison qu'on nous a donnée pour ce retard, c'est que ça demande certains granulés, que ces granulés, ils ne les avaient pas parce qu'il y a une crise du PVC aux USA. Le PVC, c'est lié au pétrole, dont on parle depuis longtemps !» Et le Covid, dans tout ça ? «Au début, répond Greg Noël, je crois que les usines ont simplement avancé cette raison car on peut bien imaginer que le personnel n'était pas à 100% derrière les machines. Mais je crois qu'à la base, il y a quand même eu un gros problème d'approvisionnement en matière première qu'elles n'ont pas trop voulu évoquer. Et dès que celle-ci vient d'un autre continent, avec toute cette crise du transport, ça crée d'énormes files d'attente.» Sans compter que d'aucuns y trouvent la justification de considérables augmentations des prix : en France, le Groupement des Disquaires Indépendants Nationaux évoque ainsi des hausses allant jusqu'à 19 euros supplémentaires. Pour un vinyle !

Les conséquences de ces retards apparaissent elles aussi diverses. Elles sont ainsi financières pour les principaux intéressés : les artistes. «On est coproducteurs, donc les ronds, La Muerte les a sortis, raconte Didier Moens. C'est une trésorerie qui reste coincée, après une année pas terrible non plus. Depuis un an, on ne fait que payer des trucs : le loyer du local, la comptable, on a enregistré donc on a été en studio...» En temps normal, quand un artiste travaille à la promotion de son album et annonce une release party, il annonce également la tournée qui va suivre. «Si avec ces retards, tu te retrouves à partir en tournée sans tes disques, c'est financièrement catastrophique, reprend Greg Noël. Les disques, le merchandising, on sait que ça sert à payer l'essence ou d'autres choses et la marge est plus grande pour les artistes. Surtout qu'on sait que le taux de conversion à l'achat est hyper fort après un concert. Et on ne peut pas repousser la tournée en attendant les disques !»

Greg Noël - Exag' Records

«Les usines essuient du retard, mais ce sont les plus gros clients qu'elles vont satisfaire en premier.»

Entre fans et planning

Autre conséquence de ces retards qui impactent en fait toute la chaîne : les préventes pourraient en pâtir. «Pas mal de gens nous écrivent en direct ou sur la page Facebook, sur Instagram, note Rémy Venant. Ils sont inquiets. Ils se demandent si ce n'est pas la poste, sauf que ce n'est pas la poste puisque le disque n'existe pas encore. Tout ça est parfois difficile à gérer, même si en général, les gens sont compréhensifs.» Même constat chez Exag' Records. Greg Noël : «On passe énormément de temps à répondre à ceux qui nous demandent où sont les disques, nous disent qu'ils ont déjà reçu trois fois un message expliquant que ça allait être repoussé, il y en a qui veulent annuler leur commande... Ce n'est pas du tout le côté chouette du boulot, ça ! Et on se demande si ces clients-là vont revenir ou préférer acheter le disque lors d'un concert, dans un magasin. Si des commandes ne peuvent plus être assurées, c'est aussi financièrement un peu plus instable.» Les rockeurs de La Muerte, eux, pensaient avoir réglé le problème, pour Raw : pas de préventes ! Pas au moment de l'annonce de cette sortie, en tout cas. «Je voulais avoir la certitude que ce truc serait là avant de les lancer, explique le guitariste du groupe. Je ne veux pas faire de la trésorerie pendant six mois et devoir tout le temps me justifier. Pendant un moment, tout paraissait bon et puis, tout d'un coup, ça s'est effondré...»

Les mois qui viennent risquent donc d'être cruciaux. Certains, prudents, envisagent leur prochaine sortie sur les plateformes uniquement. Raw verra le jour mais à quand le prochain album de La Muerte ? Mystère ! Chez Exag' Records, Greg Noël va se retrousser les manches : «Si l'on compte cinq mois de production, le temps de négocier un peu avec le groupe, de travailler sur les contrats, l'artwork, la mise en place, je dois déjà penser maintenant à ma sortie de septembre 2022, ce qui est assez dingue !» Et extrêmement compliqué : «Il faut imaginer qu'on va contacter un groupe pour lui dire que son album est vraiment cool mais qu'on ne le sort qu'un an plus tard ! Il y a peut-être travaillé pendant six mois, il a envie de le sortir rapidement, d'avoir l'objet dans les mains, de passer à autre chose, de pouvoir le défendre sur scène...» Sans oublier qu'il faut aussi penser aux distributeurs : «De leur côté, les règles restent les mêmes. Ils nous obligent à avoir les disques au moins trois semaines avant la sortie officielle. Ce qui veut dire que nous devons les obtenir facilement six ou sept semaines au préalable pour être certains de pouvoir les dispatcher correctement.» Sacré rétroplanning en perspective !



© MARCO BORGREVE

Ensemble(s), pourvu que ça dure !

TEXTE : VÉRONIQUE LAURENT

Le Quatuor Danel fête ses trente ans : l'occasion d'échanger avec deux de ses membres. Comment assurer la longévité d'un ensemble de musique de chambre ? Entre fausses idées et vraies contraintes, frictions créatives et dialogues, Marc Danel et Gilles Millet ne livrent pas de recettes mais partagent leurs réflexions à propos d'un parcours dont la durée interroge la vie en (micro)société. Les expériences des « jeunes » quintet Fractales et Quatuor MP4 s'ajoutent en contrepoint.

Le cliché a la dent dure : les quatuors ressembleraient à des cocottes-minute. Directrice d'une agence dédiée à leur accompagnement, Sophie Simmenauer en traçait les contours – émotionnels – dans un livre paru en 2008 : *Se mettre en quatre – La vie quotidienne en quatuor à cordes*. Et l'exercice a de quoi les agacer, les cordes, sensibles ou non : quatre individualités réunies dans le but de transmettre le meilleur. Où se niche le pire ? La comparaison avec la dynamique de couple surgit de façon récurrente dès que l'on s'intéresse à celle des quatuors. Marc Danel et Gilles Millet, respectivement premier et second violon du Quatuor Danel – dont certains membres ont été remplacés au fil du temps – l'évoquent très tôt lors d'un entretien en visioconférence à l'issue du festival de musique de chambre de Kuhmo (Finlande) où les Danel terminent une intégrale de Beethoven. « À deux, ce n'est pas simple, alors à quatre ! », commente le premier violon. Le second enchaîne : « Oui, c'est comme une vie de couple à quatre. Et, en même temps, c'est comme entrer au couvent. Il faut une certaine discipline et apprendre à dire oui. Pour préserver l'envie d'être dans le quatuor et la joie de jouer ensemble. »

À ses débuts, le Quatuor Danel implique la sœur et le frère de Marc Danel, tou-te-s des Lillois d'origine installé-e-s à Bruxelles. Juliette Danel, altiste, le quitte en 1997. Tony Nys prend sa place, puis Vlad Bogdanas en 2005. Le violoncelliste Guy Danel arrête en 2013. Successeur : Yovan Markovitch. Des séparations et des nouvelles unions que s'était dès le départ interdites le célèbre Quatuor Borodine dont le violoncelliste, Valentin Berlinsky, en a théorisé l'engagement, instituant le quatuor comme intangible et comme priorité absolue... mais le parcours de vie de certains de ses musiciens n'a pas permis de le tenir. « Lors de notre résidence à Aldeburgh, en Grande Bretagne, se souvient Marc Danel, nous avons eu la chance de suivre un stage avec les Borodine. Valentin Berlinsky nous a dit « vous pouvez devenir un quatuor extraordinaire, mais il faut arrêter tout le reste ». Mon frère, deuxième soliste à la Monnaie, a lâché son poste et ma sœur, un poste d'enseignement. » Animés par cette volonté de vivre du quatuor, les trois Danel et Gilles Millet travaillent énormément, 5 à 9 heures par jour, week-end compris, enchaînant les concerts, accumulant les prix mais pas nécessairement l'argent, et savourant la chance d'être formés par les plus grands, les Borodine, qui leur confient leurs partitions de Chostakovitch, et aussi par les Amadeus, un autre quatuor mythique, réputé se détester, « rien de plus faux », s'écrient en chœur les deux Danel.

Au rythme d'un concert par semaine, la formation Danel joue, durant la première année, tous les quatuors à cordes de Chostakovitch, la seconde, tous ceux de Beethoven. La suite ? « On a reçu beaucoup de soutien en Belgique, commente Marc Danel, de la part du musicologue et directeur de Radio 3, Pieter Andriessen, des Jeunesses Musicales ou encore d'une salle comme De Singel à Anvers. Nous sommes arrivés dans un contexte très porteur pour la musique de chambre. » Le Quatuor Danel se taille une belle place dans le champs classique, ce qui ne l'empêche pas de commencer à collaborer avec des compositeurs contemporains belges, comme Claude Ledoux, Benoît Mernier ou Jean-Luc Fafchamps. « Le milieu musical belge dans les années nonante se montrait incroyablement ouvert ; on avait la possibilité d'être qui on voulait. C'était une époque où on pouvait vivre du quatuor plus facilement, pensent les Danel. Certaines structures peuvent aujourd'hui promouvoir un ou deux quatuors, mais pas beaucoup plus. » Les lignes de conduite contraignantes formulées par Berlinsky semblent s'être dissoutes dans les évolutions sociétales.

Ensemble(s) depuis une dizaine d'années

Fractales, un quintet créé en 2012 et dédié à la musique contemporaine, a plusieurs fois changé de violoniste et flûtiste, « pour des questions géographiques », explique son pianiste d'origine brésilienne Gian Ponte. Certains membres, rencontrés lors de la formation au Conservatoire de Bruxelles, retournant dans leur pays au bout de quelques années. En 2016, Marion Borgel et Renata Kambarova rejoignent Gian Ponte, le violoncelliste Diego Coutinho et le clari-

nettiste Benjamin Maneyrol. Cinq années à se voir chaque semaine, à être en contact tous les jours ou presque. Des conflits ? « Jamais ». Peut-être parce que « d'autres activités nous nourrissent (artistiquement mais aussi financièrement, – ndr), principalement l'enseignement », expose Benjamin Maneyrol.

Le contexte évolue, lui aussi. La musique contemporaine, longtemps jugée élitiste et cérébrale, touche progressivement un public plus jeune, le musicien de Fractales en fait le constat, grâce entre autres à une curiosité assouvie sur les réseaux sociaux. La musique contemporaine pratique de plus l'hybridation croissante avec d'autres disciplines, danse, théâtre, littérature, créant des performances multiformes et demandant aux musiciens des prestations autres que musicales. Ce décloisonnement explose les catégorisations et « c'est plutôt positif », estime Fractales.

À des projets collaboratifs croisant d'autres médias, danse, peinture etc., le quatuor MP4 y a également participé : « Cette curiosité nous a fait grandir », déclare par téléphone Margaret Hermant, second violon de ce quatuor formé, lui aussi, pendant les années de Conservatoire. C'était en 2008, avec Claire Bourdet, l'alto Pierre Heneaux et la violoncelliste Meryl Havard. Et dont l'initiatrice décrit le fonctionnement comme « organique ».

Individualité vs individualisme

Certaines valeurs, ou règles, ne doivent-elles pas être mises en avant pour perdurer ? Gian Ponte et Benjamin Maneyrol reviennent sur le choix du nom de leur ensemble, Fractales. « La partie (de l'objet géométrique) est similaire au tout, le système complètement égalitaire : on a tous une voix. » Benjamin Maneyrol ajoute apprécier la richesse découlant des origines diverses de ses membres. « C'est très réjouissant, malgré parfois la difficulté de trouver une langue commune... autre que la musique ». Un ensemble de taille réduite fonctionnerait-il comme l'expérimentation d'un espace démocratique, dont l'essence est la prise de parole de chacune et chacun, nourrissant le conflit des idées ?

« La scène arrange beaucoup de choses », poursuivent Gilles Millet et Marc Danel : un lieu sacré où ne se règlent jamais les comptes. Si des tensions existent, reconnaissent-ils, c'est en surface, et « il y a toujours eu une solidarité de principe ». Quand le quatuor joue, existe-t-il une forme de hiérarchie ? La réponse, catégorique, est non. « Le violoncelle, très souvent, est à la base des accords, détaille Marc Danel, le premier violon à celle de la mélodie. On a des discussions avec Yovan (on avait les mêmes avec Guy auparavant) qui dit : « harmoniquement, c'est ici qu'il se passe quelque chose » ; je réponds « dans la mélodie, c'est plutôt là que se situe l'inflexion ». On apprend les uns des autres... Gilles, en tant que second violon, est le noyau central, que ce soit sonore ou en termes de pulsations rythmiques... Ce sont des dynamiques complexes et passionnantes », décrit encore le premier violon, la tension entre l'individuel et le collectif se résolvant dans la reconnaissance de l'interdépendance et la mise au service d'un tout.

Hors scène, la gestion administrative constitue une des faces cachées liées à la vie d'un petit ensemble musical, autre champ de négociations. Il faut concilier les activités de l'ensemble avec la vie familiale ou de couple (le vrai cette fois). S'ils se sont arrangés ou ont eu la chance d'assister à la naissance de leurs enfants, Gilles Millet et Marc Danel ont vécu le stress du « peut-être n'y serais-je pas ». « Je pense que si c'était à recommencer, je changerais ça mais on était jeunes, c'était un peu la règle entre nous et celle de l'époque. Il existe tellement de quatuors avec des musiciens merveilleux, on ne peut pas faire une belle carrière sans un investissement total », conclut Marc Danel. Les trois musiciennes du Quatuor MP4, mères, ont pris le temps d'accueillir ces naissances. Margaret Hermant, qui multiplie les projets, glisse encore que « le Covid est venu bousculer un peu nos envies. Les années passées ensemble nous ont permis de solidifier la partie "travail" et de laisser un peu plus de place à des périodes de tranquillité... » En fonction des autres membres, de soi-même, du contexte ou des circonstances, les termes de l'existence de l'ensemble doivent pouvoir se renégocier. Plus ou moins souvent.



© DR

De l'importance des radios locales

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

En janvier dernier, Larsen enquêtait sur la place des talents émergents de la Fédération Wallonie-Bruxelles dans le paysage radiophonique, en ciblant les réseaux nationaux. Aujourd'hui, on s'intéresse aux plus petites radios. Qu'elles soient locales, régionales, associatives ou commerciales, elles représenteraient à elles seules environ 10% de l'écoute totale en Wallonie et à Bruxelles. Mais comment travaillent-elles ? Et quelle place donnent-elles aux artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles ?

Les radios indépendantes ou locales ont souvent été aux prémices de carrières, que ce soient celles d'animateur, de journaliste ou de journalistes devenus professionnels par la suite. Ces structures ont un rôle essentiel dans la formation des professionnels des médias. Pour les musiciens ou DJ débutants, c'est finalement un peu pareil. « DJ Milo a été lancé par nous ! se souvient Philippe Sala, fondateur de BXFM et de Vibration à Bruxelles. Il a commencé par faire la programmation sur Vibration. Maintenant, il fait des concerts à l'étranger devant des milliers de personnes. » Le coprésident passionné de RadioZ, une fédération de plus de 40 radios indépendantes, croit dur comme fer à l'impact des radios locales dont beaucoup pourtant tendent à disparaître faute de moyens humains et financiers. Mais par quels moyens cette multitude de petites radios a-t-elle écho des nouveautés musicales et qu'en font-elles ?

« Les radios indépendantes les plus importantes sont sollicitées régulièrement par les mêmes canaux de distribution que les réseaux privés ou publics. Je suis moi-même bombardé de mails de maisons de disques et de managers indépendants, explique Philippe Sala. Certaines radios sont inconnues ou ont moins d'impact. Le rôle de notre fédération Radio Z, c'est de créer des interactions entre elles. » Par exemple, un artiste qui passe sur BXFM peut être proposé à d'autres radios locales du même format musical. La diversité des radios indépendantes offre aux artistes des canaux de distribution en fonction de leur style. Pour un jeune artiste qui désire se faire connaître, c'est tout d'abord localement qu'il va le faire en se mettant en contact avec la radio de sa ville ou de son village que ce soit à Bruxelles ou en Wallonie. « À Nivelles, par exemple, Ultrason est la radio du coin et les artistes locaux poussent la porte du studio. Porte qui ne s'ouvrirait pas dans un réseau national très sollicité et qui ne va pas prendre quelqu'un qui démarre, sans manager... » Pour le coprésident de Radio Z, il n'est donc pas normal que l'on ne considère pas plus ces radios locales car elles permettent le développement de carrières tant artistiques que médiatiques. « Et il y a une reconnaissance de la part des artistes quand on les croise à des concerts "Tu te souviens ? On était passé chez vous au début..." »

« Les talents ne doivent pas uniquement se focaliser sur les réseaux nationaux, nuance Jean-Denis Lonnoy, assistant à la programmation de Maximum FM, radio régionale de la Province de Liège. Certains programmeurs jettent de temps en temps une oreille sur ce qui se fait en local pour voir s'ils n'ont rien loupé. Dans les structures de promo comme This Side Up, il y a des personnes qui travaillent sur le réseau national mais aussi sur le réseau des radios locales et régionales. » Jean-Denis a d'abord travaillé dans une radio locale comme programmeur d'Equinoxe FM (radio locale liégeoise). « J'ai rencontré pas mal de personnes, j'ai la chance d'avoir construit avec le temps un vaste réseau, aussi bien avec les majors qu'avec de plus petites maisons de disques. Mais pour un artiste, avoir des contacts dans ce réseau-là, cela coûte de l'argent... Les jeunes musiciens veulent tout faire tout seuls et même si les réseaux sociaux sont une avancée extraordinaire, cela ne leur permet pas nécessairement de toucher les personnes clés pour les aider encore un peu plus. »

Et la diffusion des artistes hors format ?

Comme les antennes nationales, les différentes radios locales ont aussi leurs propres formats. Un tiers d'entre elles revendiquent quand même un patchwork de styles où la ligne de conduite musicale n'existe pas vraiment. Les radios universitaires comme Campus ou 48 FM en sont un bon exemple, le public étudiant étant un peu plus souple. « Si les artistes sont bien renseignés ils pourront plus facilement cibler les bonnes radios par rapport à la musique qu'ils proposent. S'ils sont hors format, ils pourront trouver des radios indépendantes où le format musical est "explosé" ». Les médias de proximité ont lancé des genres musicaux peu vendus à l'époque comme le rap il y a 30 ans. Cela a eu du succès et cela a permis à de nombreux artistes de démarrer. « Pour l'anecdote, la new beat

a été lancée par les des radios indépendantes », s'amuse Philippe Sala. Chez Maximum FM, la couleur est clairement pop-rock mais la découverte des talents émergents est une de leurs priorités. « On soutient Charlotte et Ykons depuis leurs débuts, cela fait partie de l'ADN de la radio et de notre contrat avec le CSA... On ne "rentre" pas un artiste pour répondre à un quota. On veut suivre les talents comme récemment Sam Bosman ou Alex Lucas, ils ont leur place dans notre programmation. »

Joan-Denis Lonnoy – Maximum FM

« Les artistes ne doivent pas uniquement se focaliser sur les réseaux nationaux. »

Et la proportion des artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles ?

On dénombre environ 80 radios indépendantes en Wallonie et à Bruxelles. En cumulant leurs audiences, on atteindrait un taux de 12 et 14 % selon Philippe Sala, soit l'audience quotidienne d'une radio comme Vivacité. Grégory Pirotte, directeur de Maximum FM, nuance et avance plutôt une part d'audience qui ne dépasserait pas les 8 %. Selon les derniers chiffres du CIM, la part de marché cumulée des radios locales et régionales dépasserait de peu les 10%. Une audience potentielle intéressante pour des artistes en devenir d'autant que beaucoup de radios indépendantes collaborent étroitement à la promotion des artistes locaux avec les centres culturels. « Nicolas Boulard, responsable d'Ultrason, me disait qu'ils diffusaient 15 % d'artistes de la FWB et jusqu'à 30% des artistes du BW, précise Philippe Sala. Chez nous à BXFM, on a augmenté les quotas d'artistes FWB en raison du Covid. » Même son de cloche auprès de Maximum FM qui lancera pour la rentrée une émission 100% belge de 21h à 22h tous les jours. « On garde une bonne audience par rapport à la journée, explique Grégory Pirotte, il y aura autant de découvertes que des grands noms de la scène FWB mais on ne s'empêchera pas de passer des artistes flamands. » Chaque année lors de la Fête de la Musique, certaines radios mettent les talents belges en avant. « On a reçu des mails pour les artistes privés de festival, ajoute Jean-Denis Lonnoy, mais nous sommes déjà au-dessus de nos quotas... ». Philippe Sala précise : « Quand le Conseil de la Musique nous a interpellés par mail pour mettre l'accent sur les productions FWB, j'ai forwardé les informations aux radios de la Fédération Radio Z. Malheureusement toutes les radios n'ont pas le temps et les moyens d'y consacrer du temps et de l'énergie. »

Jean-Denis Lonnoy nous avoue encore découvrir des relais avec lesquels il ne travaillait pas encore... « Si je n'ai pas le contact, je n'ai pas le titre de l'artiste ou du groupe... Il y a peut-être des radios locales qui n'ont pas connaissance de telle ou telle nouveauté parce qu'elles n'ont tout simplement pas le bon contact ! »

La Fédération Wallonie-Bruxelles reste un petit territoire et la part de marché que représentent les radios indépendantes doit être prise en considération. Les jeunes artistes ont plus que jamais besoin de visibilité et de promotion. Ces radios toujours en recherche de contenus peuvent leur offrir à leur échelle : un partenariat gagnant-gagnant est donc possible et même souhaitable.



©OPERA ROYAL DE WALLONIE-LIEGE

Le périple jeune

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Souvent resserrée autour de quelques projets phares, la création jeune public en Fédération Wallonie-Bruxelles se renouvelle aujourd'hui au contact d'artistes bien plus habitués aux goûts des grands qu'à ceux des enfants. Mazima, Monsieur Nicolas ou l'opéra *Ursule et Hirsute* sortent ainsi du bois avec des idées neuves et d'autres façons d'appréhender la musique.

Malgré sa petite superficie, la Belgique francophone nourrit régulièrement l'actualité internationale avec des sorties musicales aux rayons rock, rap, électro, jazz ou chanson. Côté jeune public, en revanche, le pouls créatif bat bien plus lentement. Capable de belles petites performances et de quelques victoires d'ampleur (Mamemo, Les Déménageurs), le secteur tient davantage à la ténacité de certains opérateurs (Les Jeunesses Musicales, par exemple) qu'à une profusion de propositions artistiques capables de titiller l'intérêt d'un large public au-delà des frontières régionales.

Ce constat pourrait toutefois évoluer au cours des prochains mois à la faveur d'initiatives impliquant des personnalités complètement extérieures à la sphère jeune public. À commencer par Lionel Polis. Pianiste classique, arrangeur, détenteur d'une formation de musique à l'image, ce dernier passe l'essentiel de son temps à composer des bandes-son pour des courts et longs métrages. En marge de ces incursions au cinéma, le musicien décline ses envies électroniques au sein du duo Elefan. Du genre polyvalent, il s'invite à présent dans le domaine jeune public via la musique originale d'*Ursule et Hirsute*, un spectacle ambitieux initié par l'Opéra Royal de Wallonie. « En mai 2018, l'institution a ouvert un concours de composition sur la base de textes écrits par le chanteur André Borbé », retrace le lauréat Lionel Polis. « Pour moi, cet appel à projet était un défi. Par le passé, j'ai eu l'occasion de bosser sur la cérémonie de clôture des Jeux olympiques de Sochi. Dans un autre registre, j'ai composé des arrangements pour un défilé militaire. Sur le papier, ce sont des domaines qui me sont étrangers, mais c'est justement tout leur intérêt. Comme avec *Ursule et Hirsute*, cela me donne l'occasion de développer d'autres compétences. » Ce premier périple dans les eaux de la création jeune public peut aussi s'appréhender à l'aune d'une naissance. « Depuis que je suis papa, je suis bien plus sensible à la littérature jeunesse mais aussi à la façon de parler aux enfants dans les spectacles », assure le compositeur. « Pour ça, le livret écrit par André Borbé m'a vraiment convaincu de participer au concours. » L'histoire en question s'enracine au cœur de la science-fiction. « Il s'agit des aventures d'un petit monstre hors norme, totalement incompris des siens », dévoile l'auteur. « À un moment, il décide donc de quitter son monde pour rejoindre celui des humains. Dans l'esprit, l'intrigue se situe entre une série télévisée à la *Stranger Things* et un livre jeune public du type *Max et les Maximonstrs*. La bande-son proposée par Lionel Polis cadre bien avec ces références », conclut Borbé. Récompensé pour la qualité de ses œuvres, le jeune compositeur n'a pourtant pas changé son fusil d'épaule à l'heure d'imaginer les partitions d'*Ursule et Hirsute*. « Verser dans quelque chose de basique, ça n'aurait servi personne. Plutôt que de simplifier les compos, j'ai essayé de partager ma passion pour la musique classique avec les enfants. »

D'ici quelques semaines, *Ursule et Hirsute* sera présenté sur la scène de l'Opéra Royal de Wallonie. Chevilles ouvrières du projet, André Borbé et Lionel Polis s'effaceront pourtant en coulisses à l'heure du lever de rideau. « Les compositions de Lionel seront jouées par un orchestre de chambre et mes textes seront chantés par quatre solistes et une chorale d'enfants », indique André Borbé. « Confier son œuvre aux talents des autres, c'est à la fois enthousiasmant et super stressant. Mais c'est aussi toute l'originalité de cette proposition. »

Vocation univorsollo

Dans un style plus chaloupé, où le groove tient à des idées piochées dans les musiques africaines et la culture soul-jazz, le duo Mazima défend aujourd'hui les couleurs de *L'Envol*, un conte musical créé à l'initiative de Marie-Rose Mayele, la voix de Lili dans *Les Déménageurs*. Cette nouvelle production met également à contribution la flûtiste bruxelloise Esinam Dogbatse. Connue pour ses instrus afro-jazz ourlées de soul et d'électro, cette dernière s'essaie, elle aussi, à la création jeune public. « Jusqu'ici, mon ex-

périence se limitait à quelques concerts joués via les Jeunesses Musicales, raconte-t-elle. Et avant de recevoir la proposition de Marie-Rose, je ne connaissais même pas l'existence des Déménageurs... J'ai accepté de participer à l'aventure Mazima en posant une condition : créer une musique à vocation universelle. Je ne voulais surtout pas brider mes compos en concevant des chansons exclusivement réservées aux enfants. En filigrane de chaque morceau, il y a donc matière à combler d'autres sensibilités. » Conte poétique, *L'Envol* évoque les pérégrinations de deux sœurs à travers des mélodies imaginées au contact direct des plus petits. « Grâce à une bourse, nous avons pu développer le spectacle en milieu scolaire. Cette phase immersive a permis de faire évoluer les compos en tenant compte de la réaction des enfants. C'était intéressant. D'autant plus que, traditionnellement, mon approche est purement instrumentale. Ici, j'ai dû me familiariser avec un format chanson qui, bien souvent, repose sur une structure couplet-refrain. » Assorti d'un livre-audio illustré par la dessinatrice Véronique Hidalgo, *L'Envol* promet de beaux voyages à Mazima et quelques expéditions musicales de premiers choix pour le public.

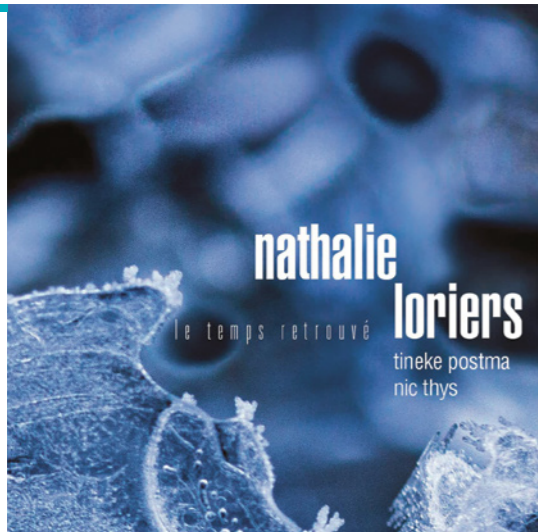
Uno affaire de famille

Comédien de formation, le guitariste Nicolas Van Overstraeten s'est fait un petit nom au rayon chanson française. Planqué sous les initiales d'un nom de famille à consonance néerlandophone, Nicolas VO a, en effet, signé plusieurs disques dans la langue de Gainsbourg. « J'en avais enregistré un autre juste avant le début de la crise du coronavirus, confie-t-il au détour d'une conversation. Mais il n'est jamais sorti... » Le contexte sanitaire n'explique pas tout. « Pendant le confinement, j'ai passé beaucoup de temps avec mon fils de quatre ans. Un matin, alors qu'il disait non à tout ce que je lui proposais, j'ai improvisé une ritournelle baptisée Monsieur Non-Non. Comme cela lui plaisait, nous en avons fait un petit clip dans lequel il dansait au milieu de ses peluches. Je l'ai diffusé via les réseaux sociaux et cela a suscité de nombreuses réactions positives. » Cet enthousiasme inespéré pousse l'artiste à renouveler l'expérience. « À la fin du confinement, j'avais neuf chansons et, surtout, la conviction d'avoir découvert une forme d'expression qui me convenait bien mieux que tout ce que j'avais fait jusqu'alors. »

Reconversion professionnelle

« Je n'ai absolument pas cherché à me recycler dans le domaine jeune public, assure Nicolas Van Overstraeten. J'ai juste saisi l'instant. » Aujourd'hui, les aventures de Monsieur Non-Non ont pris une nouvelle tournure et, surtout, une envergure familiale. « Mon épouse, Julie De Wever, est en train de finaliser la suite du récit qui, bientôt, sera illustré par Arnold Hovart, un dessinateur qui vient de collaborer avec l'autrice Adeline Dieudonné à l'occasion de la publication de son livre pour enfants *Baïla, la petite louve*. » Pour marquer une transition entre sa vie dans le monde des grands et sa résurrection artistique chez les enfants, Nicolas VO s'est métamorphosé en Monsieur Nicolas. Un changement de nom qui, selon le principal intéressé, pourrait aussi coïncider avec une reconversion professionnelle. « Le marché de la chanson française est saturé. Perdurant dans ce milieu ultra-concurrentiel est compliqué. Quand mes titres passent à la radio, par exemple, personne ne me propose un concert. Par contre, toutes les vidéos associées à mon projet jeune public ont donné lieu à des invitations pour jouer sur scène ou dans des lieux insolites. J'en suis encore aux prémices du spectacle, mais je sens qu'il y a des opportunités d'exister et d'évoluer autrement avec la musique pour enfants. »

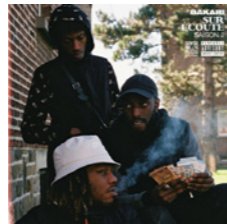
Entre remises en question, expériences artistiques et idées fraîches, le secteur jeune public entrevoit ici un futur enrichi de nouvelles sensibilités et, pour l'heure, une source d'émulation inespérée.



Nathalie Lories

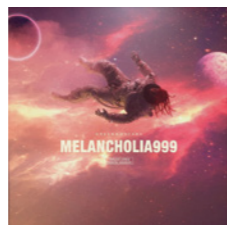
Le temps retrouvé
Igloo Records

Troisième opus du trio de la pianiste namuroise avec la saxophoniste Tineke Postma et le contrebassiste Nicolas Thys, *Le temps retrouvé* est à la fois ancré dans son époque et porteur de souhaits comme d'espoirs. Au début du confinement, le morceau qui donne son titre à l'album a été écrit comme une chanson et se fait très vite un chemin dans la mémoire musicale. « Je n'ai pas envie de retrouver ce qu'il y avait avant, explique Nathalie Lories, j'ai envie de quelque chose de mieux. Ici, j'ai pu prendre le temps de poser les choses, de structurer l'album et de l'entendre complètement dans ma tête. » Retrouver le temps, donc. Et, tant qu'à faire, un lieu favorable, comme la Salle Philharmonique de Liège où cette musique a été enregistrée en direct par le trio uni, comme en concert sans public : « Jouer avec l'acoustique, c'est vraiment fantastique ! C'est un vrai plaisir qui devrait être la norme. » En attendant, cette méthode du direct s'est avérée non seulement efficace – tout a été mis en boîte en un jour et demi – mais aussi propice à la circulation fluide des ondes entre les musiciens. À part la reprise, toute en délicatesse et que l'on voit à peine venir, de *'Round Midnight*, standard monkien s'il en est, la pianiste a composé l'entièreté de cet album. Mais il s'agit bien d'un album en trio et non d'une juxtaposition de trois solistes affublés de leurs ego. Pas question que chacun ait son solo dans chaque morceau donc, « on essaie plutôt que chacun soit inspiré par l'autre. » Arrivée à ce stade, entre la saxophoniste Tineke Postma, le contrebassiste Nicolas Thys et la pianiste Nathalie Lories, l'interaction est féconde, tout en favorisant les sorties individuelles, brillantes, parfois ludiques, mais sans esbroufe. Complicité élective. S'il règne une certaine ombre sur *Le temps retrouvé*, rien à voir avec une quelconque opacité. Il s'agit plutôt d'un clair-obscur, savamment maîtrisé, avec une belle luminosité et quelques fulgurances. D'une telle écoute, le silence ressort toujours plus beau. – **DSi**



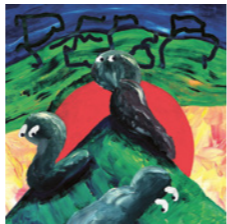
Bakari
Sur écoute : Saison 2
Hall Access/Columbia/Sony

Sur les traces de son passé glorieux, la scène hip-hop de la Cité Ardente brûle de nouveaux talents ces dernières années. Déterminé à faire pencher du côté de Liège une balance rap belge par trop bruxelloise à son goût, Bakari y fait figure de chef de file et plus que jamais d'artiste à suivre de près. En avril, le MC de 25 ans attirait l'attention avec ses *SoloBinks* (*Détonation*, *Pilon*, *Impliqué*), freestyles hebdomadaires assésés en prélude de la série *Sur écoute* entamée en mai. Moins de deux mois après la sortie du premier volet, voilà déjà le second publié. Un EP plus calibré FM, à l'instar de titres comme *Nuages*, *Ibiza* ou *Le Monde*. Si l'on n'y retrouve aucun morceau du calibre de *Jamais*, *Capo Plaza* augure néanmoins du meilleur avant l'ultime et troisième saison annoncée. – **NC**



Green Montana
MELANCHOLIA 999
92i/Capitol/Universal

À l'aube de ses 30 ans et en deux plaques à peine, le rappeur natif de Verviers a su s'imposer comme une valeur sûre du rap game noir-jaune-rouge. Adoubé par le parrain bruxellois Isha puis signé par le Duc de Boulogne Booba, Green Montana publiait l'an dernier son premier album, *Alaska*, sombre carte de visite estampillée 92i Records. Quelques mois plus tard, le voilà déjà de retour avec un *MELANCHOLIA 999* rêveur, que l'on serait tenté d'appeler album, pour ses mensurations et surtout la qualité du propos. Dix titres qui s'enchaînent avec cohérence/élégance dont la moitié se révèle addictive après 3 écoutes. On retrouve ce phrasé chanté et ce sens de la mélodie inné, de l'intro *PJP NMR* au récent *CALIFORNIA*, en passant par *NOUVEAU MONDE*, *BB PART.3* ou l'excellent duo avec le Français SDM. Pas une note à jeter. – **NC**



Pega
Tempête de Chips
Autoproduction

Il était une fois une bande de filles qui se réunissaient le dimanche pour faire de la musique. Elles ne sont aujourd'hui plus que trois, mais de ces impros sont nés quelques enregistrements. Point commun des derniers en date, signés Aude Gravé (basse, voix), Bárbara C. Branco (guitare, voix) et Leslie Gutierrez (batterie, voix) : on sait où ces morceaux commencent, on ne peut pas deviner comment ils vont se terminer. C'est que le trio est maboul, au moins ! Il y a de tout, dans cette "tempête de chips" : du groove, du funk, du rock parfois noise, du psychédéisme, un cri de Tarzan, une section rythmique en béton et un max d'élucubrations. Ce qui sous-entend évidemment un paquet d'influences, et c'est ainsi qu'on les a déjà entendues évoquer Idles et Fugazi. Sur cet EP quatre titres, pesé et emballé en un gros quart d'heure, on dira que *Fado*, mélange bien barré entre texte surréalistico-nonsense (un chouïa d'humour donc) et crescendo "électrique", concentre bien l'esprit de Pega. – **DS**



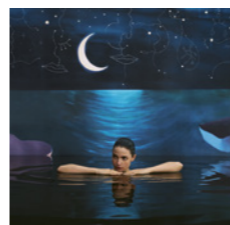
Aurel
Ah ouais
Alter K

Aperçu aux côtés de Sonjford et Lucy Lucy, Aurelio Mattern est loin d'être un petit nouveau sur la scène musicale belge. Il fait aujourd'hui cavalier seul sous le nom d'Aurel et devient entièrement maître de son projet : il joue tous les instruments, s'occupe de l'enregistrement et se charge de l'écriture des textes. Avant de se lancer, le Brainois hésite sur quelle direction prendre. Le déclic arrive lorsqu'il se met à écrire en français. Sur son premier EP, il relate une soirée brumeuse passée dans un bar bruxellois (*Ah Ouais*), fait un parallèle avec les Tortues Ninja pour décrire son stress avant de monter sur scène (*Krang*) et révèle ses réflexions nocturnes (*Chagrin de nuit*). Il y narre son quotidien sur des mélodies pop, légères et doucement influencées par les années 80. – **LH**



Des Yeux
Relief
Autoproduction

Quatrième sortie pour le trio bruxellois Des Yeux. Un premier album live en quelque sorte, puisqu'il a été enregistré en direct, sans public suite aux restrictions Covid, lors de l'Eristic Fest du 25 octobre 2020. Des Yeux évolue dans un style heavy drone, doom, noise et black metal (difficile de coller une étiquette mais le faut-il ?). On peut cependant noter que *Relief* amorce une évolution au niveau du style du groupe qui propose plus de chant et moins de sonorités post-rock. « C'est comme si on s'était débarrassés de l'héritage de nos anciens groupes pour enfin jouer un truc rien qu'à nous », précise Albin (guitare et voix). Des Yeux vous invite à fermer les vôtres pour vivre un moment d'introspection. *Relief* vous maintient dans un état de tension pendant une heure, avec un début, une fin et des ascenseurs émotionnels entre les deux. En fonction de votre humeur du jour, vous passerez ce moment dans la douleur et l'introspection ou dans l'allégresse et l'évasion totale. « On veut simplement créer un état dans lequel les gens peuvent s'approprier l'instant présent et y rattacher les émotions qui leur parlent sur le moment même, ajoute Albin. J'aime l'idée que ce soit une musique que chacun peut écouter en fonction de son propre vécu et y rattacher une signification personnelle. Le public participe en quelque sorte à la musique, il joue un rôle actif. » Pour info, tous les bénéfices collectés par la vente de l'album sont versés au CDJ d'Anderlecht pour aider les étudiants qui rencontrent des difficultés matérielles pour suivre l'enseignement à domicile. – **IB**



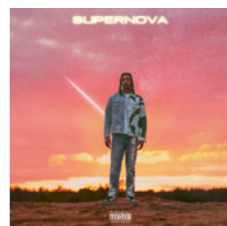
Claire Laffut
Bleu
Universal/GUM

« J'ai passé un mois en Corse pendant le confinement. C'est en regardant la mer se confondre avec un ciel sans nuage que j'ai su que mon album allait s'appeler Bleu. Bleu, c'est la couleur ultime. Ça m'évoque quelque chose de serein et d'infini. D'un autre côté, c'est mon premier disque. Je suis une "bleue", je débute dans le métier, comme en amour. » Chanteuse, plasticienne et peintre, Claire Laffut connaît mieux que quiconque l'importance des couleurs et des nuances. Elle a, du reste, entrepris de dessiner douze toiles inspirées de chacune des chansons de Bleu. On y retrouve Mojo, le titre qui l'a fait connaître. « Mojo est révélateur de mon identité sonore et il me permet de mesurer le chemin parcouru. C'était important pour moi qu'il y figure. » Entre amour naissant (*Osmose*), chronique d'une relation autodestructrice (*Tombé dans un rêve*), duo en mode girl power avec Yseult (*Nudes*, « chanson pour nous décomplexer de notre corps »), on tombe sur le charme d'une voix au naturel et on succombe à la diversité des rythmes. « Mon père est fan de Fela Kuti. On allait aussi en vacances à Ibiza où il achetait des tonnes de disques house. De mon côté, je me suis trouvée beaucoup d'affinités avec Lizzy Mercier Descloux (icône no-wave des eighties, auteur du tube *Mais où sont passées les gazelles*, – ndlr), une artiste nomade et passionnée de beats. » Dans *Et j'ai ri*, qui peut aussi se comprendre par "égérie", Claire répète comme un mantra « Je m'en fous si j'ai tort, je me cherche encore ». Elle a bien raison et on a envie de la suivre partout dans sa quête de couleurs. – **LL**



Colver
Walk Swim Fly
Autoproduction

Des plumes, du duvet, une touche d'électricité sous un revers bleuté : la pochette du premier EP de Colver en dit long sur les intentions du quatuor bruxellois. Entre mélodies ensoleillées et désinvolture parfaitement calculée, le groupe belge s'envole vers les sommets d'une pop chatoyante et sophistiquée. Propres sur elles, légèrement ouatées, les cinq chansons proposées en guise de présentation se dandinent sur des airs mélancoliques et insoucians, de petits instants de bonheur, à saisir au détour d'un synthé, d'une guitare électrique et de parties rythmiques profilées pour se la couler douce en toutes circonstances. À quelques enjambées des succès de Balhazar, à deux pas du dancefloor fantasmé par Great Mountain Fire, les garçons de Colver entrent dans la danse avec un essai de haute volée. – **NA**



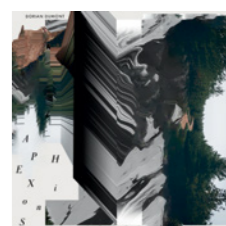
Eddy Ape
Supernova
La Mesure Inversée

Dans les starting-blocks depuis plus d'un an, Eddy Ape se dégourdit enfin la langue et l'esprit sur un nouvel EP au verbe bien enlevé. Maintes fois reporté tout au long d'une saison torpillée par les astreintes sanitaires, *Supernova* goûte désormais aux plaisirs de la vie en plein air. Fidèle à ses intuitions, le rappeur bruxellois profite d'ailleurs de l'occasion pour affirmer ses différences : une solide abnégation et un savoir-faire pimpé à l'autodérision. Quelque part entre la figure tutélaire de Doc Gynéco et les productions visionnaires d'Anderson .Paak, Eddy Ape optimise l'art de la nonchalance avec une flemme olympique. Détendu, mais efficace, l'athlète maîtrise également le flow en hauteur. En sautant par-dessus les références néo-soul et hip-hop, Eddy Ape s'assure même une petite place sur le podium, juste à côté de Swing et Moka Boka. – **NA**



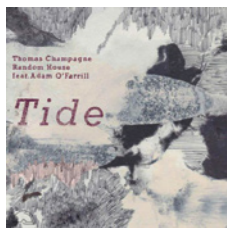
Reinel Bakole & The Solar 3
Clother To Truth
Autoproduction

Après une formation universitaire réussie avec brio du côté d'Amsterdam, la danseuse contemporaine Reinel Bakole en revient à ses origines tout en développant une passion sans fond pour les mélodies soul et la culture jazz. Au plus près de ses racines africaines et de ses goûts musicaux, l'artiste dévoile à présent *Clother To Truth*, un disque à forte valeur ajoutée, méticuleusement agencé sur des intentions de The Solar 3, nom de code d'une capsule spatiale dans laquelle s'activent les producteurs et multi-instrumentistes Louis ShunGu, Chris Ferreira et Sam Van Binsbergen. Habile derrière le micro, à l'aise avec les mots, Reinel Bakole embarque ses émotions dans des chansons établies à la lisière des genres, des traditions et des continents. Dans la lignée d'Erykah Badu, la chanteuse bruxelloise met ses compositions au service d'une quête initiatique et spirituelle. À écouter avec attention, mais aussi à contempler dans le court-métrage *Clother To Truth*, versant audiovisuel d'un disque aux inspirations plurielles. – **NA**



Dorian Dumont
APHEXions
W.E.R.F. records

Pianiste français exilé à Bruxelles, Dorian Dumont redéfinit les contours du jazz en compagnie de ECHT!, formation audacieuse et passionnante. En attendant le prochain disque de son groupe, le musicien s'autorise une petite échappée solitaire via un hommage XXL à Aphex Twin. À des années-lumière des plans techno échafaudés par son héros, le Bruxellois s'essaie ici à des reprises pianotées du bout des doigts. Sous cet angle minimaliste, les morceaux composés par Richard David James dévoilent un tout autre visage, bien plus proche des œuvres de Chopin ou d'Erik Satie que des bamboches à ciel ouvert organi-



Random House feat. Adam O'Farrill

Tide
Igloo Records

Le quartet du sax alto Thomas Champagne a déjà un long parcours derrière lui : une galette de trois titres en 2014, avant le maxi 6 titres *Sweet Day* de janvier 2016 qui peut être considéré comme l'acte de naissance du groupe. Un quartet sans piano où la voix harmonique est laissée à Guillaume Vierset, guitariste au jeu redoutable et aux influences rock bien marquées, avec Ruben Lamont à la contrebasse et Alain Deval, l'explosif batteur du regretté *Collapse* et des actuels *The Brums* : « *Alain Deval propose une rythmique instable, non classique pas uniquement swing. C'est un batteur qui stimule, qui est « organique ».* Alors, comment aller plus loin dans le développement du projet ? En invitant une personnalité du jazz américain, le trompettiste Adam O'Farrill que Thomas Champagne rencontre à New York et invite pour une tournée en Belgique : « *C'était une envie de surpasser le quartet musicalement. Adam associe un sens aigu de l'écoute à une faculté d'improvisation. Il a une capacité d'interaction incroyable. Parfois, il sort de l'harmonie de départ pour jouer swing ou free selon son envie et on peut ainsi développer une relation interactive entre les deux souffleurs.* » La sauce a vite pris, comme en témoigne ce disque, à la fois respectueux d'une tradition qu'impriment les souffleurs, et empreint d'une vision contemporaine où l'influence du guitariste Guillaume Vierset est prégnante. La musique est dense, vive, tendre aussi, avec deux compositions du trompettiste, deux du guitariste et quatre du saxophoniste. Un bel équilibre, un joli sens du partage, un jazz inventif. **-JPG**



Esinam

Shapes in Twilights of Infinity
W.E.R.F records

Depuis quelques années, la multi-instrumentiste et chanteuse Esinam se balade sur de nombreuses scènes alternatives, jazz, pop et world. Il faut dire que sa musique est assez inclassable et c'est tant mieux. Après un EP solo, elle publie son premier album entourée cette fois de trois musiciens et deux invités. Le groupe n'édulcore en rien l'identité musicale de l'artiste belgo-ghanéenne. Au contraire, il permet un métissage plus large et accroît même le côté ensorcelant. On retrouve la patte Esinam avec ses grooves hypnotiques (*Infinity*, *New Dawn*) et ses rythmes envoûtants (*Let It Be*, *Deep In My Soul*). « *Les grooves sont très enracinés, mais ce ne sont pas nécessairement des rythmes traditionnels. C'est en moi, malgré moi.* » Esinam mélange les musiques ethniques et l'électro avec singularité. La guitare de Pablo Casella, tantôt très ensoleillée, tantôt très rock, ouvre encore d'autres univers. « *J'ai écrit en fonction du groupe. Chacun a son background : Martin a un son moderne, presque électro. Axel utilise la palette boisée de la contrebasse et la force de l'électrique. C'est très complémentaire et va dans une direction que je veux explorer.* » Tout cela permet à Esinam de laisser respirer ses harmonies, ses mélodies et son chant. « *Il y a deux invités : Nadeem Din-Gabisi et Sibusile Xaba à qui j'ai demandé d'écrire et chanter sur Flowing River. C'était un ping-pong à distance entre Bruxelles et l'Afrique du Sud.* » Rien ne se crée rien ne se perd tout se transforme, répète Esinam. Message bien reçu, car *Shapes in Twilights of Infinity* s'écoute en boucle et se renouvelle à chaque fois. **-JP**

sées au fin fond des campagnes anglaises. Grand classique de la culture rave, *Polynomial-C* se métamorphose ainsi en véritable havre de paix. Forcément déroutant aux premiers abords, l'exercice de style proposé par Dorian Dumont apporte un éclairage inédit au patrimoine électronique du maître. Au fil des notes, le répertoire révèle en effet des charmes insoupçonnés et tellement de raisons de renouveler la passion. En cela, c'est sûr, *APHEXions* porte bien son nom. **-NA**



Xavier Dubois
Murmurations
Autoproduction

Guitariste connu pour ses participations aux projets *Ultrapallus* et *Y.E.R.M.O.* Xavier Dubois s'épanouit également en solo sous des formes expérimentales largement inspirées par le minimalisme et la musique contemporaine. Enregistré aux Ateliers Claus en compagnie de l'ingé-son Christophe Albertijn (Ben Bertrand, Ignatz), peaufiné à New York par le producteur Colin Marston (Jarboe, Gorguts, Liturgy), *Murmurations* est un disque dont le titre fait directement référence aux vols synchronisés de milliers d'étourneaux. Longtemps inexplicables, ces déplacements aériens réalisés pour se protéger des prédateurs offrent un espace de réflexion à l'artiste qui, sans accompagnement, caresse des motifs répétitifs et ultra-contemporains. Idéal pour élever sa pensée. Vers les cieux et au-delà. **-NA**



Polar Dwarfs
Polard Dwarfs
Tastic

Polar Dwarfs est la rencontre presque improbable entre deux univers aussi opposés que complémentaires. Le batteur Stéphane Galland et le claviériste Adriaan Van de Velde

nous emmènent dans un trip cosmique et ésotérique qui mélange des grooves aux polyrythmies complexes – et pourtant ultra-dansantes – aux mélodies flottantes, gazeuses et délicieusement old school. De l'énergique et optimiste *Blazars* à l'énigmatique *Polar Dwarfs*, on passe par tous les sentiments : émerveillement, affliction, candeur et espoir. Rehaussée par la présence du guitariste Nguyen Lê sur *Near Birth Experience* et par celle du chanteur carnatique B.C. Manjunath, la musique du duo n'en prend que plus de couleurs hallucinées. L'équilibre entre l'acoustique et l'électronica, entre le fixé et l'improvisé est une véritable prouesse. À la fois utopique et dystopique, mais toujours ludique, la musique de Polar Dwarfs nous donne à réfléchir sur l'éternité, l'inconnu, la nature ou la spiritualité. Une façon excitante et intelligente de se remuer et de danser. **-JP**



Catherine Graindorge
Eldorado
Glitterbeat Records / tak:til

Avec au compteur deux albums en près de dix ans (le précédent date de 2012), on peut dire que la violoniste/altiste Catherine Graindorge a pris son temps. Mais elle n'en était pas moins restée très active ces dernières années, multipliant les projets (Nile On waX, Hugo Race) et collaborations souvent prestigieuses (Nick Cave, Mark Lanegan, Bertrand Cantat). Enregistré en grande partie dans les studios de Brian Eno avec derrière la console (et certains instruments – guitare, électronique) le producteur John Parish (Rokia Traoré, PJ Harvey), on peut dire que cette artiste romantique et tourmentée sait bien s'entourer. À la fois tout aussi poétique et éthéré que radical et écorché, les neuf pistes de ce disque nous baladent de la face sombre de l'artiste (*Rosalie*) jusqu'à son côté plus solaire (l'hommage à Eno). Un disque très cinématographique qui vous emmènera hors des modes, là où le temps suspend son vol (le temps d'un disque). **-FXD**

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur larsonmag.bo

4x4



Marc Melià

TEXTE: DIDIER STIERS PHOTO: MAYLI STERKENDRIES

Au printemps, on le retrouvait aux manettes du nouvel album de François Breut. C'est à l'automne, le 15 octobre, que Marc Melià nous reviendra avec un album bien à lui, intitulé *Veus*. En attendant, il nous balise son parcours de musicien.



Igor Stravinsky
Le Sacre du Printemps
(1915)

Jeune, j'allais souvent découvrir des disques dans la collection de mon père, un grand mélomane classique. Je ne sais pas pourquoi, mais j'étais attiré par les compositeurs russes. *Le Sacre du Printemps* m'a complètement bouleversé. J'ai trouvé ça extraordinaire, ce mélange entre folklore et musique classique, cette manière d'utiliser l'orchestre comme un seul instrument de percussion... J'ai le souvenir d'être dans

mon lit avec les écouteurs et de me laisser emporter dans ces paysages fantastiques, parce que tout est lié, c'est une composition incroyablement bien écrite. Même s'il est difficile de voir le rapport avec ma musique, c'est aussi une de celles qui m'a fait devenir musicien ou, au moins, compositeur. Je suis également fasciné par l'histoire de la première, au cours de laquelle le public avait détesté et s'était bruyamment manifesté !



Radiohead
Kid A
(2000)

Je pense que pour beaucoup de musiciens nés dans les années 80, et clairement pour moi, Radiohead est une référence. Entre *OK Computer* et *Kid A*, je ne sais pas quel disque m'a le plus influencé... Radiohead est le groupe avec lequel j'ai découvert qu'il existait une pop différente : sur l'île de Majorque où j'ai grandi, la musique qui nous arrivait était un peu mainstream, alors la première fois que j'ai entendu

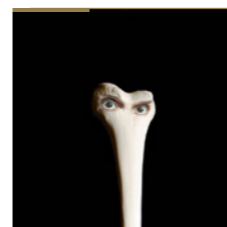
Paranoid Android, j'ai été assez étonné ! Le jour où *Kid A* est sorti, j'écoutais une émission mythique de la radio espagnole et j'étais prêt à enregistrer sur une cassette ! C'est *Everything in Its Right Place* qui est passé, le morceau d'ouverture de *Kid A*, construit avec un synthé Prophet. C'est le synthé que j'ai le plus utilisé, j'ai même enregistré tout un album avec celui-ci (*Music for Prophet*, en 2017, – ndlr).



Laurie Anderson
Laurie Anderson
(1982)

Laurie Anderson est comme une étoile qui brille seule, loin des autres. C'est une personnalité unique, profonde comme on en trouve peu dans la pop. J'ai découvert *Big Science* il y a une dizaine d'années. Ce disque est touché par la grâce, comme s'il avait été enregistré juste au moment où les musiciens étaient inspirés et disposaient des instruments nécessaires. On y trouve *O Superman*, le morceau le plus connu mais

c'est un de mes préférés de tous les temps, d'une simplicité incroyable et d'une extrême sensibilité. Cet album a pas mal changé ma manière de voir la musique. Je suis fasciné par son mystère, qui vient de tout ce qui n'est pas "dit". Comme si ces chansons avaient un potentiel énorme et que la direction prise à l'enregistrement n'était qu'une possibilité, qu'il aurait été aussi génial si une autre direction avait été suivie...



Juana Molina
Halo
(2017)

Cet album représente à mon sens tous ces disques pas super connus mais qui ont néanmoins une grande influence pour moi. Et tout comme Laurie Anderson, Juana Molina – qui a commencé sa carrière assez tard – prend des petites voies de traverse et moins évidentes. Ici, j'adore comment elle développe les motifs minimalistes de chaque morceau. Les chansons sont construites autour de boucles, c'est très simple, et tous les

autres éléments les survolent en modifiant quelque peu leur signifié. J'adore aussi sa légèreté, ce n'est pas précieux mais c'est toujours pénétrant. L'originalité des sonorités électroniques me plaît, comme le mélange super bien imaginé avec les sons plutôt organiques de sa guitare et de sa voix. Et enfin, c'est un disque important parce qu'il est sorti sur un label que j'aime beaucoup, en plus de Bruxelles : Crammed Discs.

Jean-Pierre Catoul

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Il y a vingt ans, le violoniste mourait dans un accident, à 37 ans. Lumineux, il est passé comme une comète dans le ciel

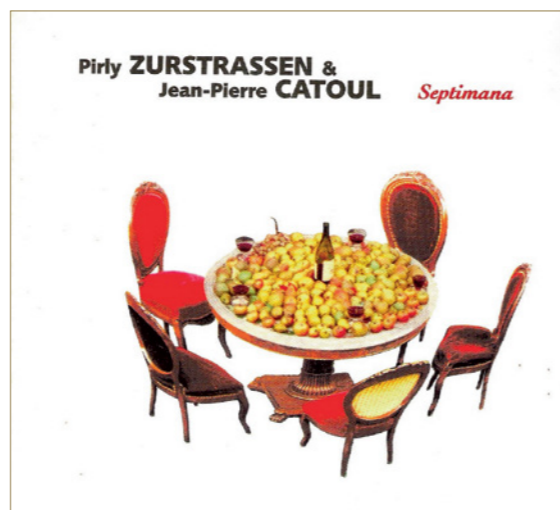


Jean-Pierre Catoul, *Import - Export* (1993), enregistré au Studio Caraïbes et deuxième album solo.

Par une froide nuit de janvier, sous la neige fondante, ils rentrent d'un dîner chez un collègue et ami, l'accordéoniste Gwenaël Micault. Soudain, sur l'autoroute, à hauteur de Kraainem, leur Volkswagen Golf est percutée de plein fouet par un chauffard bourré. En délit de fuite après avoir brûlé un feu rouge à la place Meiser, tous phares éteints, il est poursuivi par la police. À 200 à l'heure, ça ne pardonne pas. Alors que sa compagne, Ariane Rochette, s'en sort « miraculeusement », selon ses dires, Jean-Pierre Catoul, violoniste hyper-talentueux, y laisse la vie. C'était le 22 janvier 2001. « C'est un grand musicien que la Belgique perd », nous dira William Sheller, sous le choc, deux jours après. « On a perdu un talent exceptionnel. Pour le jazz belge, c'est une très grande perte », résonne en écho, vingt ans plus tard, le pianiste et accordéoniste Pirly Zurstrassen. Lui, Charles Loos, Éric Legnini, tous pianistes, ou encore le saxophoniste Pierre Vaiana sont parmi les nombreux musiciens à reconnaître combien Jean-Pierre Catoul les a marqués, tant par sa personnalité et son attitude que par son art proprement dit.

Né à Huy le 14 août 1963, Jean-Pierre Catoul se met au violon classique dès l'âge de 6 ans avant d'étudier le solfège, l'harmonie et l'instrument au Conservatoire de sa ville natale. « Moi je l'ai eu dans un stage, à Libramont, en 1983, se souvient Charles Loos. Déjà à l'époque, j'étais frappé par ses facilités. » L'année suivante, il décroche les premiers prix de solfège et de violon au Conservatoire de Liège. Quelques années plus tard, Charles et Jean-Pierre se retrouvent dans un stage des Lundis d'Hortense, à La Marlagne, où le violoniste était devenu prof. « Cela a été l'étincelle ! » Résultat, deux albums en duo, *Summer Winds* et *Sad Hopes*, son dernier

artistique. Sa compagne et ses amis musiciens lui rendent hommage le samedi 18 septembre au Théâtre Marni, à Bruxelles.



Pirly Zurstrassen & Jean-Pierre Catoul, *Septimana* (2001), le dernier enregistrement du violoniste.

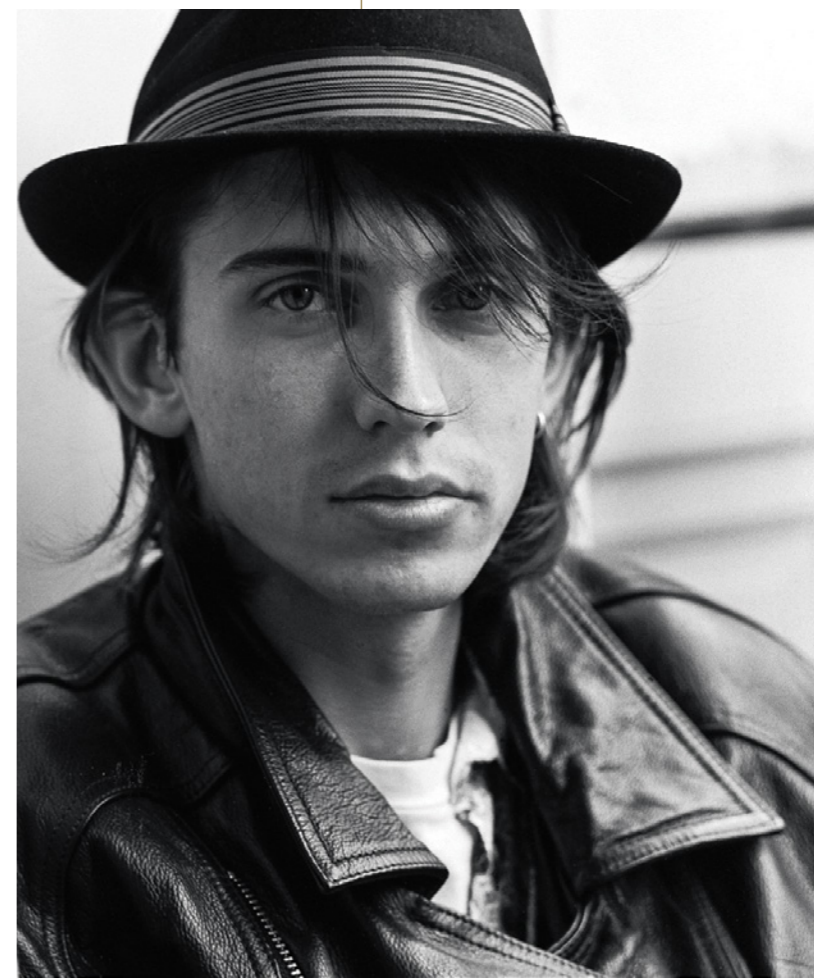
enregistrement. Coup de foudre semblable avec cet autre pianiste, aussi accordéoniste, qu'est Pirly Zurstrassen. À la fin d'un stage à Libramont, le concert des profs se donne sous chapiteau à Redu : « Il y avait un orage et on a joué électrique. Cette tension avec l'orage est un moment musical que je n'oublierai jamais. Dans les deux semaines, Jean-Pierre me relançait pour un duo. » Concrétisé par l'album *Septimana*.

La première chose que retiennent ceux qui ont travaillé avec Jean-Pierre Catoul, c'est son professionnalisme : « En plus de ses facilités, c'était un bosseur », enchaîne Charles Loos. Lors des répétitions ou des concerts, « on sentait le travail en amont, très rigoureux, très professionnel. Pour moi, il était extrêmement gratifiant de composer pour un musicien d'une telle envergure. Et ce ne sont pas des morceaux faciles ! » Même son de cloche chez Pirly Zurstrassen, qui loue en le violoniste « la capacité à s'investir, à se plonger dans le travail. Il était à fond dans la musique. » À côté de cela, « c'était un type généreux, adorable, souriant. » « Enthousiaste », « lumineux » sont des qualificatifs qui reviennent souvent dans les conversations.

Rare aussi, pour ne pas dire exceptionnelle, la polyvalence dont le violoniste a fait preuve tout au long de sa brève carrière. Outre le jazz de ses amours, sur lequel il voulait se concentrer peu avant sa mort, Jean-Pierre Catoul était ouvert à tous les styles de musique : fusion et funk dès ses débuts, musique du monde, comme en témoigne l'album *Other Worlds* avec Gwenaël Micault, folk irlandais en compagnie de Perry Rose, musique traditionnelle burkinabée avec Bebe Ouedraogo... Il ne semblait pas avoir de limites.

● L'hommage à Jean-Pierre

Le samedi 18 septembre, à l'initiative d'Ariane Rochette, sa compagne, et de Peter Hertmans, guitariste, le Théâtre Marni (Bruxelles) présente l'hommage à Jean-Pierre Catoul, vingt ans après sa disparition. Une vingtaine de musiciens et chanteurs sont attendus, parmi lesquels les violonistes Nicolas Draps et Alexandre Cavalière.



© FASCAL MOREAUX

« Quand il joue avec Stéphane Grappelli, il joue jazz manouche de façon formidable, observe encore Pirly Zurstrassen. Le travail du timbre, le phrasé de son violon s'adapte à tous les styles avec une souplesse incroyable, dans n'importe quel contexte. Cette créativité dans tous les domaines est liée à sa personnalité, d'une ouverture exceptionnelle. » « Il était lié à Grappelli, mais il emmenait son instrument ailleurs, c'était un pionnier, analyse le saxophoniste Pierre Vaiana, qui a de beaux souvenirs de jams interminables avec le violoniste, il n'y a pas beaucoup de gens qui pouvaient tirer cet instrument vers l'avant. »

Équation, son premier groupe, Jean-Pierre Catoul l'a formé avec des potes du Conservatoire de Huy, Stéphane Galland à la batterie, Éric Legnini au piano. « J'étais jeune, se souvient ce dernier, 13 ou 14 ans, je ne sais plus. C'était la grande époque d'Uzeb et de Jean-Luc Ponty, et Jean-Pierre nous a mis sur ce chemin-là, alors je jouais des claviers. Déjà à l'époque, il cherchait l'inspiration partout. Moi, ça m'a aidé à établir un processus de travail avec plein de musiques différentes, plein de versions différentes d'un même morceau.

Il écoutait Grappelli, Ponty, Lockwood et touchait à des esthétiques très différentes, ce qui me correspond parfaitement. Je me sens proche de ce qu'on faisait à l'époque. Entre-temps, lui s'est mis à tourner avec William Sheller et on a commencé à se perdre de vue... »

Autre aspect de l'artiste : Catoul musicien de studio et de scène pour de nombreuses vedettes de la chanson. Barbara, Alain Bashung, Stephan Eicher, Alain Souchon, BJ Scott, Pierre Rapsat. En 1986, c'est William Sheller qui met le pied à l'étrier du musicien belge, alors âgé de 23 ans : « Il est rentré dans le quatuor au pied

levé, nous confiait le "Symphonane" en 2001. On me l'a présenté, il était tout jeune, tout mince. C'était un des musiciens auxquels j'étais le plus attaché. »

Et puis il y eut ce moment incroyable lorsque, le 16 juin 1995, Jean-Pierre Catoul dirigeait les cordes de Robert Plant et Jimmy Page, à Forest National. Alors que cette section changeait à chaque pays, les deux zeppeliniens avaient déjà engagé le violoniste belge pour leur concert du jour précédent, le 15 juin, au Ahoy à Rotterdam aux Pays-Bas.

Tout ça, il voulait le laisser progressivement de côté. Le jeune violoniste voulait se concentrer sur sa carrière personnelle et « se consacrer essentiellement à sa passion, qui était le jazz » se souvient sa compagne, Ariane Rochette. Pour elle, « le violon, c'était le prolongement de Jean-Pierre. Avec lui, il a tout exprimé, ses côtés lumineux et plus sombres. Il jouait avec le cœur et l'âme. »

« Son discours musical va très loin dans le cœur et dans l'esprit », renchérit Charles Loos. Pour Pierre Vaiana, « Il allait vite, il dépassait tout le monde, cela nous posait des défis à tous, il fallait qu'on se secoue ! » « À son décès, il a relié tous ceux qui avaient joué avec lui, dit encore Pirly Zurstrassen, on a tous quelque chose en commun qui est Jean-Pierre : cela a créé un lien très fort entre nous. Cela tient à sa personnalité. Cette perte est là, mais elle nous relie. »

Le jour de l'accident, Ariane et Jean-Pierre avaient décidé de se marier, d'avoir un enfant. « Aujourd'hui, il y aurait un beau studio dans notre maison. Il voulait se stabiliser, avoir une famille, être plus présent. Aujourd'hui, on aurait un enfant de 20 ans, qu'on voulait appeler Sacha. Fille ou garçon, on trouvait ça joli. »

Bruges

TEXTE : VÉRONIQUE LAURENT

Les touristes s'y rendent en masse : Bruges et la beauté de ses pignons décoratifs, le calme de ses canaux... Mais à la périphérie du centre historique ou derrière l'uniformité de ses façades se

ramifie une scène culturelle et musicale avide d'expérimentations. Entre paradoxes et interconnexions, contours des dynamiques à l'œuvre dans le pas si plat paysage brugeois.



Une ville-musée qui regorge pourtant de lieux et d'artistes avides d'expérimentations.

Si la ville classée au Patrimoine Mondial de l'Unesco semble figée dans le passé, elle offre aux lisières de plus ou moins petites enclaves créatrices. « Capitale du conservatisme flamand, Bruges présente un noyau central très monofonctionnel dirigé vers la consommation touristique. Autour et en dessous se développe pourtant une scène vivante, qui bruisse et croît », observe Rolf Quaghebeur, le directeur général du centre d'art multidisciplinaire KAAP. À la tête duquel l'homme est arrivé il y a trois ans, au moment de la fusion de la structure ostendaise Vrijstaat O. avec le label de jazz historique brugeois De Werf.

Le rayon d'action de KAAP, des arts visuels à la musique en passant par la littérature et les arts de la scène, se déploie désormais dans les deux cités mais la "nouvelle" structure reste encore associée à la côte. « KAAP, c'est Ostende ! », s'exclament Cédric Verstraete et Jesse Gryson, les gars à l'initiative de Cherry Pickers Record Store, une adresse combinant vente de vinyles et coffee-bar. Rolf Quaghebeur décrit quant à lui plutôt KAAP en situation « de contradiction interne, parce que Bruges et Ostende sont des villes totalement différentes, voisines géographiquement, reliées par une haute fréquentation touristique mais pas le même type de tourisme... » Il préfère en faire un atout, attirant parfois jusqu'à Bruges des artistes internationaux grâce à la salle ostendaise de KAAP située dans les Galeries Royales.

Côté brugeois, KAAP se porte garant de l'héritage de De Werf, un label de jazz important en Belgique fondé en 1993. Jusqu'à présent, De Werf s'exprime dans un club à jauge assez réduite, juste à l'extérieur de la ville, et le but est de revenir de la marge vers le centre. Comment ? Par la transformation, l'année prochaine, de bureaux et de deux petits studios de répétition situés dans un

quartier historique et qui devraient alors devenir un pôle artistique de la ville. C'est en tout cas ce qu'espère une coalition d'acteurs réunis sous le nom de Punt 365, en piqûre de rappel de l'engagement "numéro 365" inscrit au programme du conseil communal : la création d'espaces artistiques.

KAAP - De Werf fait partie d'une petite coalition résistante, avec De Republiek, un lieu hyperkinétique et catalyseur de rencontres urbaines (café-brasserie, cinéma, artisanat, food lab, concerts, etc.) ainsi qu'avec le centre culturel pour jeunes artistes locaux, Het Entrepot. Ce havre créatif crèche en bordure de ville à côté d'un skatepark et d'un poste de police, « ce qui n'enlève rien à la qualité du travail réalisé mais interroge le type d'art toléré à l'intérieur de la ville », commente Rolf Quaghebeur.

Pour une petite cité (environ 120.000 habitants), poursuit l'éloquent directeur, « Bruges possède un nombre relativement important d'infrastructures culturelles ». La plus emblématique : le Concertgebouw, vaisseau contemporain iconique amarré depuis 20 ans en bordure du centre et figure de proue, notamment, d'une scène jazz et de musiques anciennes. Ce qui n'empêche pas l'institution de tableter sur l'innovation, en produisant des concerts et des spectacles de danse. Une des artistes en résidence ? Aurélie Nyirabikali Lierman, adepte d'expérimentation électro brassant les cultures. C'est aussi ici que se déroulent les événements phares du Ma Festival (Musica Antiqua), en août, initialement une compétition de musiques antiques aujourd'hui série de concerts pointus ralliant les amateurs européens. Et à la mi-novembre, tous les deux ans, c'est le Jazz Brugge, en collaboration avec De Werf, qui met en avant un jazz surfant avec les limites, à nouveau, puisque souvent mixé à d'autres influences, stylistiques ou géographiques.

● **Places to be**

De Republiek

Lieu hybride créatif incontournable.

Villa Bota

Émanation du centre culturel pour jeunes Het Entrepot (médialab et radio, notamment, de jeunes musiciens et producteurs).

Cherry Picker Record Store

Jeune adresse pour amateurs de vinyles.

● **Les nouvelles têtes**

Ventilatour

Trio de musique instrumentale, fusion entre le rock et le jazz.

Bun

Projet solo de Brecht Vanvyaene, dernier gagnant du Red Rock Rally, festival organisé le 1^{er} mai à Het Entrepot.

● **Des événements**

Festival Amok

Du 1^{er} au 10 octobre dans une tripotée de lieux brugeois (et avec une soirée programmée par Esinam Dogbaste).

Campo Solar

Petit festival de la mi-août au milieu des champs, à Damme, pas loin de Bruges.



Le paquebot amarré dans le centre de Bruges : le Concertgebouw

Champs de tensions

Déclarée institution culturelle flamande depuis 5 ans, le fonctionnement du Concertgebouw s'appuie sur la garantie de la pérennité de ses budgets, « ce qui amène un certain apaisement », analyse le directeur de KAAP. Parce qu'en termes de concurrence, « disposer d'une pareille institution avec ce type d'infrastructure facilite le dialogue avec les partenaires ». Rolf Quaghebeur expose : « À cause de la politique culturelle flamande des dix dernières années, une politique de désinvestissement progressif de la culture, nous avons fait le choix pour KAAP, d'assurer nos propres infrastructures (les travaux de l'année prochaine) et de nous considérer plutôt comme un hub à partir duquel organiser des événements avec des partenaires qui, eux, les possèdent ». Il partage ce qu'il estime être une sorte de paradoxe culturel flamand : la Région possède des centres culturels axés sur l'action locale bénéficiant d'infrastructures bien meilleures que les organisations artistiques qui, elles, ouvrent et alimentent la ville en artistes indépendants venus d'autres horizons. Autre travers : une stratégie quantitative inflationniste où un événement réussi ne peut être que gigantesque et sold out.

Conséquence pragmatique, la plupart des lieux et des acteurs culturels brugeois s'interconnectent et collaborent de façon ciblée, démultipliant les possibilités. Le Cactus, par exemple, un festival plutôt pop-rock au départ, est en train de construire sa propre salle de concert et s'allie à KAAP, au focus jazz, pour l'organisation de certains concerts du Festival pluridisciplinaire Amok (troisième édition en octobre). L'actuel floutage des genres permet ce type de rencontres efficaces qualitativement, « où les ADN de deux structures se croisent sans s'amoindrir », explique

Rolf Quaghebeur. Amok investit également Het Entrepot et De Republiek, notamment, et disséminera ses propositions multiformes et passionnantes dans toute la ville. But : « *verbeelden, verklanken, verbinden* » (représenter, mettre en sons, relier) et engager, par ces petites actions d'infiltration physiques (dans les musées, les espaces verts privatisés, les églises...) mais aussi mentales, ce débat sur la place des artistes dans une ville d'héritage où presque tout semble verrouillé.

« Nous sommes en train de récolter les fruits d'une dizaine d'années de statu quo, pensent les deux de Cherry Pickers : tout ce qui se passe maintenant, c'est nouveau ». Avec Het Entrepot, ils ont le projet de lancer un label, en 2022, afin d'offrir un accompagnement complet aux artistes, « des prises de sons à la release ». Pour qu'ils ne filent pas ailleurs, à Gand ou à Bruxelles, où ils trouvent davantage de soutien : les frères Defoort, Brugeois d'origine et musiciens de jazz, en sont un exemple. Rolf Quaghebeur ne dit pas autre chose : « Il faut créer une scène active et dynamique. Que les artistes travaillent ou veuillent venir ici pour travailler ». Avec les questionnements que cette ouverture entraîne : jusqu'où sortir de l'underground ? Le directeur de KAAP y voit une opportunité de recouvrir une certaine liberté par rapport aux logiques commerciales. « Chez beaucoup d'artistes, on sent cette envie d'événements à petite échelle et alternatifs. »

Justement parce qu'elle présente une forte opposition au changement, Bruges offre ces possibilités d'expérimentations, encourage à relever le défi de renouveler les publics, suscite l'envie de disséminer des graines de culture inclusive. Bref, à Bruges, il est temps d'ouvrir grand les oreilles.



©ELIA FRAGIONE



©DIEGO CRUTZEN DIAZ



John Scofield. Le guitariste américain a accompagné les plus grands (Miles Davis, Herbie Hancock, Chet Baker, Pat Metheny...) et sorti de nombreux disques chez Blue Note ou Verve.

Lorenzo Di Maio

Enregistré en 2020 à la suite d'une carte blanche au Théâtre Marni, retardé comme tant d'autres projets à cause du Covid, le guitariste Lorenzo Di Maio fête le 3 septembre à Flagey, la sortie de Arco, son album en trio avec l'ensemble à cordes UFO.

TEXTE : JACQUES PROUVOST
Guitariste très demandé, Lorenzo n'est pas un nouveau venu sur la scène jazz, (Django, Octave, Sabam Awards...) il accompagne nombre de projets tels que Next.Ape, Estiévenart, Sal La Rocca, Elia Rose... Mais qui est l'idole qui a provoqué le déclic et a boosté son envie de jouer ?

« Le musicien qui m'a influencé en premier lieu et qui reste encore une source évidente d'inspiration, est John Scofield. Il m'a donné envie de faire cette musique. À l'occasion de mes onze ans, un oncle m'avait offert l'album A Gogo avec Medeski Martin & Wood. J'ai découvert le son et le phrasé de Scofield qui me rappelait ceux des guitaristes de blues. Cela a été ma porte d'entrée dans le jazz. À l'époque, j'écoutais de la pop et beaucoup de blues et ce disque de jazz était accessible pour moi car il était groovy, un peu funky... J'ai écouté, par la suite, ses autres disques qui étaient très différents mais, quel qu'était le contexte, il imprimait sa personnalité. Chez Miles, c'était déjà lui. Miles a toujours eu l'intelligence de s'entourer et de laisser s'exprimer la personnalité des musiciens.

Le point de rencontre avec lui, c'est le blues. Il a été élevé entre les trois King (B.B., Albert et Freddy). Dans sa manière de jouer "jazz", avec toutes les complexités harmoniques que cela comporte parfois, il impose son soula, son blues et même des techniques caractéristiques plus proches des bluesmen que de Wes Montgomery par exemple. Il arrive à mélanger les deux mondes avec des bends, des distos, des vibratos. Rythmiquement il a quelque chose de particulier aussi et il fait des choix tranchés. J'ai d'abord essayé de l'imiter, comme je le faisais avec les bluesmen, mais la quête de beaucoup de musiciens est de trouver son propre style. J'essaie donc de ne pas sonner comme lui mais il m'inspire pour être en parfaite adéquation avec ce que j'aime faire. Même quand je joue avec un quatuor à cordes. »

Aurel

Aurelio Mattern a toujours rêvé de jouer plus loin que la Belgique, d'étendre ses ambitions au-delà de nos frontières. Un objectif pas toujours atteint avec ses précédents projets. Le premier EP d'Aurel, Ah Ouais, est paru en juin dernier. Cette fois, c'est la bonne ?

TEXTE : LOUISE HERMANT
« Avec mon ancien groupe, Sonnfjord, que je formais avec ma sœur, Maria-Lætitia, et François de Moffarts, on faisait la première partie d'un groupe à l'Ancienne Belgique. Une fois le concert terminé, on va se mêler à la foule. Je vois ma sœur qui vient vers moi avec un énorme sourire, elle a l'air ultra-heureuse. Elle me dit qu'Arnaud, notre booker, vient d'annoncer qu'on allait faire un Paris-Bercy ! J'ai du mal à y croire, je lui demande si elle est sûre, je me dis que c'est un truc de malade. Elle me dit que ce sera sûrement en première partie de quelqu'un mais qu'elle n'a pas plus d'infos car elle n'a pas bien tout entendu en plein milieu du public et du bruit. Je suis trop content à ce moment-là. Plus tard dans la soirée, je vais parler au booker. Et là il me dit qu'on allait jouer à Bertrix... et pas du tout à Paris Bercy. J'ai eu un sale ascenseur émotionnel », se rappelle le musicien, à la fois amer et amusé.

En attendant de remplir l'une des plus grandes salles parisiennes, Aurel multiplie les concerts et showcases dans la capitale française. Il a ainsi pu attirer l'attention du label Alter K. Un premier pas vers une éventuelle conquête du public outre-Quiévrain. « En Belgique, mes anciens projets ont pu ouvrir rapidement des portes mais quand tu commences là-bas, tu pars vraiment de rien. C'est un sacré défi d'essayer de s'installer là-bas, ça reste pour le moment un rêve. J'espère pouvoir concrétiser ça dans les prochains mois. » Il n'empêche que cette fameuse date, pour le... Baudet'stival, demeure un super souvenir. « Sur papier, ça ne vendait pas du rêve d'aller jouer à Bertrix. On a joué juste après le match Belgique-Brésil pendant la Coupe du monde. Quand on est monté sur scène, le public de 3.000 personnes était dans l'euphorie de la victoire des Diables Rouges. Dès le départ, tout le monde était avec nous. C'était un moment génial finalement. » Bercy reste malgré tout en ligne de mire. « Comme j'ai cru que j'allais y jouer, j'ai presque l'impression que le karma m'en doit un ! »

FRANCOFAUNE

25/9 - 19/10

CAMILLE
LES INNOCENTS
(CARTE BELGE)
MORGAN
FRANÇOIZ BREUT
NICOLAS MICHAUX
TIM DUP
TESSÆ
MAURO PAWLOWSKI

MATHILDE FERNANDEZ
ANTOINE WIELEMANS
LE SILENCE ET L'EAU
LES FLEURS DU SLAM
DANIEL HELIN
IVAN TIRTIAUX
MELANIE ISAAC
MCCLLOUD

ONHA
GREG HOUBEN
PIERRES
CELENASOPHIA
BERTIER
SECRETES SESSIONS
BRECHE DE ROLAND
KRAKENIZER

LO
GISELE PAPE
ANTOINE LOYER
(CARTE BLANCHE)
YN
NOUR
BERODE

BOA JOO
JAKBROL
ADELYS
MAJOR DUBREUCQ
VENDOU
GABRIELLE VERLEYEN
ARNAUD HERON
MICHAELLE RICHER
...

WE'VE GOT YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix. Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

sabam.be

sabam
for culture

MUSISCOPE

MUSISCOPE EST UN ESPACE D'INFORMATION ET DE CONSEIL
AU SERVICE DES PROFESSIONNEL·LE·S DU SECTEUR MUSICAL

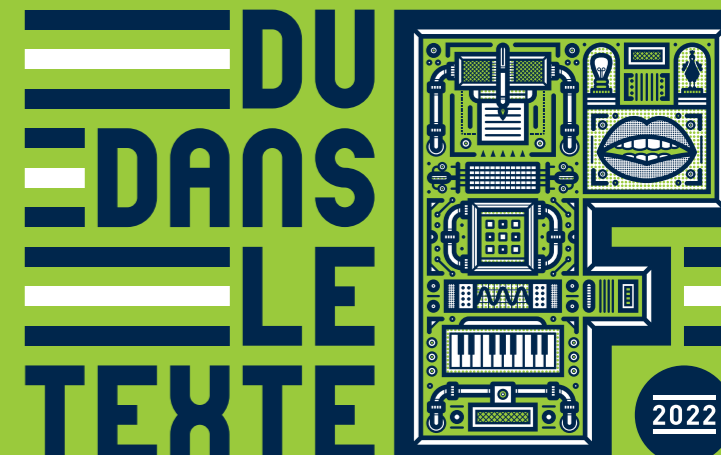


RETROUVEZ TOUTES LES DATES & THÉMATIQUES SUR
WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

UNE INITIATIVE DU CONSEIL DE LA MUSIQUE AVEC LE SOUTIEN D'AMPLO • BUREAU SOCIAL POUR ARTISTES ET PARTENAIRE RH POUR LE SECTEUR CRÉATIF •



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE



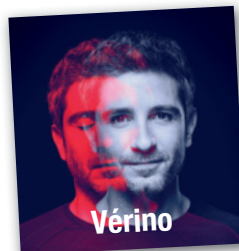
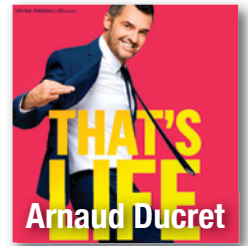
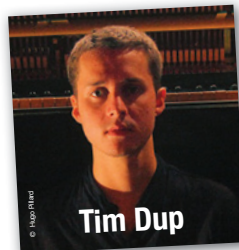
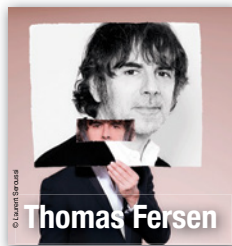
LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU 17 DÉCEMBRE 2021
WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE



Vivez la culture au WHall - saison 21/22

Réservez 24h/24 sur whall.be - Billetterie : 02/435 59 99



... et bien d'autres artistes encore

WHALL

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL

Réservation : Tél. : 02/435.59.99 - whall.be

